

Pierre-Alain Tâche

Le Persil

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple paraît à l'occasion du huitantième anniversaire du poète Pierre-Alain Tâche, né le 24 octobre 1940 à Lausanne. Il a été réalisé par ses amis et éditeurs Alain Rochat et Olivier Beetschen, avec l'aide de Thierry Raboud, et coûte :

15 CHF ou 15 euros



Persil pour Pierre-Alain Tâche

Un signe de gratitude

Il y a trente ans paraissait *Buissons ardents*, avec des encre et des dessins de Jean-Paul Berger: premier titre de Pierre-Alain Tâche aux Editions Empreintes. C'était le vingtième titre des éditions, le quinzième livre de l'auteur, que François Rossel a accueilli avec fierté et admiration (j'étais alors à l'étranger).

Olivier Beetschen et moi-même, avec la complicité immédiate et généreuse de Marius Daniel Popescu, avons souhaité dire à Pierre-Alain Tâche notre gratitude au nom de celles et ceux qui ont eu le privilège de le côtoyer, de ses amis artistes, des poètes qui le lisent, et qu'il lit, toujours avec bienveillance et perspicacité. Nous avons saisi l'occasion de son huitantième anniversaire pour lui dire notre reconnaissance, traçant du même

coup une rapide esquisse de la place qu'il occupe dans la poésie actuelle.

Les pages qui suivent montrent l'extraordinaire développement d'une œuvre, le rôle majeur que Pierre-Alain Tâche joue dans la vie culturelle et intellectuelle de Suisse romande, son allant dans une quête par définition toujours à assouvir (cinq nouveaux livres en 2020!).

De Bertil Galland, qui a publié le premier recueil de poèmes de Tâche en 1962, à Aurélien Baud, qui n'a pas dix-neuf ans et qui commente « Forêt jurée », c'est une continuité capitale et fertile qu'a bâtie Pierre-Alain. Merci. Et bonne suite!

Alain RoCHAT

*Joël Bastard
Aurélien Baud
Olivier Beetschen
Arthur Billerey
Laurent Cennamo
Judith Chavanne
Martine Clerc
François Debluë
Françoise Delorme*

*Michel Dugué
Sylviane Dupuis
Pierre-Yves Gabioud
Bertil Galland
Marion Graf
Pierre-Antoine Grisoni
Jean-Dominique Humbert
Françoise Matthey
Michel Moret*

*Jacques Moulin
Claire Nicole
Thierry Raboud
Alain RoCHAT
Laurence Verrey
Alexandre Voisard
Frédéric Wandelère
Pierre Wavre*

Comment j'ai redécouvert l'œuvre de Pierre-Alain Tâche

Bertil Galland

Lettre à Alain Rochat, des Editions Empreintes

*« Au cours du printemps
où la Terre fut menacée
par un virus, au sein d'un
désordre de volumes en dix
langues par piles qui s'effon-
draient, je lus chez moi
l'œuvre de Tâche, posé sur
une table d'honneur. Il se
chargea d'une signification
 inédite. Cet état des lieux
devint mon plaisir
quotidien. »*

Cher Alain Rochat,

C'est le solstice de juin. Vous attendez mon papier, destiné à votre numéro spécial du *Persil* pour les 80 ans de Pierre-Alain Tâche, poète comme vous et notre ami commun. Voici ce texte, mais ce n'est qu'un récit. Le redoutable virus Corona m'a valu un confinement de cinquante jours dans ma maison villageoise de Saône et Loire. Etrangement cette circonstance a fait surgir devant moi l'œuvre de Tâche dans sa globalité littéraire et palpable. Il me plaît de témoigner ici de sa dimension, de son poids, de son niveau. J'ai appris avec joie que Marius Popescu vous ouvrait son périodique pour consacrer au poète octogénaire toute une livraison de ses vastes pages. Il est piquant qu'il les fasse imprimer en Roumanie, offrant à la Suisse romande cet envol graphique et cet espace généreux qui rappellent *Labyrinthe* au temps de Skira. Tâche mérite pleinement ce support et cette attention.

Voici ce qui advint à Rimont durant mon isolement sous contrôle de gendarmerie, en ce printemps 2020. Disposant de beaucoup de jours, j'ai entrepris selon les mots d'Alice Rivaz les *tris et rangements* de toutes mes bibliothèques. Des milliers de titres furent descendus des rayons et mis en piles parfois branlantes et glissant sous les lits. Peu à peu je vis apparaître en ce capharnaüm et se réunir sur une table, après une dispersion due à l'évolution des principes de sélection et aux mouvements de ma vie, plus d'une trentaine de recueils de poèmes, de notes et d'essais que Pierre-Alain Tâche m'a envoyés au cours d'un demi-siècle. Ils comportaient toujours une aimable dédicace, rejoignant les trois volumes de vers dont, tout au début, je fus moi-même l'éditeur. Jamais auparavant je n'avais pu voir et toucher dans une telle évidence l'apport global de cet écrivain à la littérature française et à notre pays.

Ces livres étaient beaux. Oui, ils frappaient l'attention par une tenue constante. Ils se valorisaient entre eux par une élégante sobriété graphique. Cette cohérence était perceptible à l'œil et au toucher, pas moins que dans le cours discret mais déterminé et sans cesse rebondissant d'une vocation lyrique. Cette disposition extrêmement maîtrisée d'un libre contenu défait les bousculades d'idées, goûts et modes intellectuelles auxquelles nous avons d'un siècle à l'autre tenté de survivre. Palpant le papier, découvrant quelquefois des illustrations, tels les dessins de Martine Clerc, épouse de l'auteur, et prenant conscience du nombre assez stupéfiant de ces ouvrages, je me suis demandé si les connaisseurs des lettres romandes étaient conscients de la rareté des parutions en poésie dans les générations qui précédèrent Tâche, en contraste avec cette création continue. J'ai vécu

la période des éditeurs au compte-goutte, Payot qui hésitait, la Guilde du Livre ou Rencontre qui jugeaient la poésie peu compatible avec leur public, Mermod qui sauvait la mise pour un petit nombre ou les revues qui périssaient à peine les poètes les avaient-ils lancées pour disposer d'un moyen de s'exprimer. A l'échelle des chocs et changements de mœurs, j'ai observé la résilience de Tâche, de neuf ans mon cadet, et la place qu'il occupe parmi les écrivains.

Nous nous sommes rencontrés peu après son baccalauréat à Lausanne. Il me confia le manuscrit de ses poèmes d'adolescence, *Greffes*, et ce fut aussi ma première publication littéraire aux Cahiers de la renaissance vaudoise, en 1962. Le succès nous a comblés. La réédition fut immédiate, événement rare pour le recueil de vers d'un débutant. De Pierre-Alain Tâche j'ai publié ensuite *L'Élève du matin* et *L'Inhabité*. Il fut aussi en 1964 le jeune poète que Chessex et moi avons affiché en couverture d'*Ecriture*, la revue que nous avons fondée. Son nom, en italiques, voisinait au sommaire, dans ce numéro 1 historique, avec les écrivains vivants réunis, Catherine Colomb, Philippe Jaccottet, Jacques Mercanton, Jean Starobinski, Georges Borgeaud, Maurice Chappaz. On peut juger, un demi-siècle plus tard, si ce choix a tenu le coup.

Pierre-Alain ne devint pas l'un de mes proches, mais il fut très présent à l'une de mes invitations festives de poètes sur un lac italien, m'apportant plus tard la surprise d'un extraordinaire compte-rendu lyrique, aux Editions La Dogana, *Le Dit d'Orta* (1985). Nous sommes ainsi restés de fidèles amis. D'autres, par le talent, certains disent le génie, qui les fit entrer dans *Le Petit Larousse*, eurent des raisons spectaculaires d'être ainsi reconnus, Bouvier comme alpha de la littérature du voyage, Chappaz dans ses combats contre les promoteurs du Valais de béton, Corinna Bille dans l'épanouissement d'un multiple imaginaire féminin, Chessex avec le Goncourt et ses coups fumants, Voisard par la récitation de ses poèmes qui soutint la naissance d'un nouveau canton suisse. Mais tandis que l'actualité choisissait ses vedettes, aucun nuage ne jeta de l'ombre entre deux groupes littéraires, ceux d'*Ecriture* et les poètes régulièrement publiés par la *Revue de Belles-Lettres* que Tâche dirigea et porta longtemps et très haut. On y notait une exigeante priorité lyrique avec des auteurs, suisses ou français dans l'orbite langagière d'Yves Bonnefoy, Jean Follain ou Pierre Reverdy, un plein accueil étant réservé à Philippe Jaccottet, Pierre Chappuis, François Debluë, Pierre Voélin, Frédéric Wandeler.

Mais en Bourgogne, ce printemps 2020, face à Pierre-Alain Tâche, je portais un regard neuf sur ses propres publications. Je les ai reçues, si je recalcule, durant soixante ans, ou presque, chacune comportait sa dédicace fidèle, sans avoir bien conscience de l'ampleur que prenait l'ensemble. C'est l'œuvre au masculin qui m'a frappé ce printemps, physiquement, mentalement. J'ai été saisi par l'enchaînement et le contrepoint de mes relectures. Le sentiment d'une grandeur m'a secoué, manifestée par une fécondité, par une qualité indéfectible de sa langue, et derrière elle par un engagement discret mais absolu dans sa ligne intime

La vertu qui s'en dégage relève de la respiration. Celle d'un coureur de fond. La force de sa poésie se dégage d'une persistance naturelle. L'absence de passages à vide. L'évitement aussi des abstractions. Mais c'est dès lors que pointe l'obstination d'un promeneur dans ses hasards, longue tradition littéraire

romande dans une variété d'arrière-pays et de détours, en Suisse, en France profonde, en Italie, où les lieux les plus reculés, sous sa plume, prennent sens. Et sans faiblir se poursuit sa fréquentation continue des salles de concert, d'exposition et autres ateliers où interroger les peintres et les musiciens sur leurs secrets, à travers les œuvres, comme un enfant assoiffé, presque naïf. Tâche a passé son existence à prendre des notes dans des carnets, à identifier les instants par les mots, cherchant les plus justes, les rythmes les plus féconds, les approches de l'humilité.

La musique est fondamentale dans la vie de Tâche, sans palabre de mélomane mais très attentif devant l'exécutant. Son amitié pour Jean-Marie Auberson, le chef d'orchestre des Clées, a exercé sur lui une grande influence. Le sens du tempo se révèle dans son écriture par des justesses électriques, des reprises, ou pour user de ses propres images, la fête qu'il préfère est une miette, et par charité il nous en fait don.

Avons-nous assez remarqué l'envergure de cette production littéraire? C'est à la longue évidemment que cette qualité-là se manifeste. Dans la destinée de nos arts se distingue peu à peu l'extraordinaire cohérence d'une vie. La portée d'une vocation lyrique est née de petites notes incessantes, d'agencement de mots en quête de perfection. Originalité d'une force intérieure presque farouche et parfois rougissante. C'est aussi la réserve d'un homme de plume dissimulé dans les conformités et les choix tranchés et publiquement justifiés d'un homme de loi. Tâche fut un juge, selon l'identité professionnelle. Elle a caché un pèlerin rêveur, artisan d'une langue qui peut être aussi nette qu'une perle.

Au cours du printemps où la Terre fut menacée par un virus, au sein d'un désordre de volumes en dix langues par piles qui s'effondraient, je lus chez moi l'œuvre de Tâche, posé sur une table d'honneur. Il se chargea d'une signification inédite. Cet état des lieux devint mon plaisir quotidien. Je découvris m'être enrichi au cours des décennies par des livraisons progressives de poèmes et d'essais. Dans des plaquettes j'appris à concevoir l'exigence musicale ou le refus de se laisser embarquer dans une avant-garde bidon. Ou j'ai reparcouru la Suisse par *L'Intérieur du pays*, poèmes parus à L'Age d'Homme en 2003, en volume de poche. Voilà, avec une bonne préface de Christophe Calame, un guide qu'il faut recommander aux lecteurs qui voudraient pénétrer dans nos hauts lieux avec les yeux du poète et découvrir ainsi sa langue délectable. Pour les textes en prose, où Tâche se justifie d'avoir résisté aux courants littéraires dominants en choisissant d'autres maîtres, il faut lire au plus vite son éloge de Charles-Albert Cingria, opuscule capital que les Editions de l'Aire viennent de publier. Il est bon d'entendre Tâche célébrer celui qui reste pour nous le prince de la liberté d'écrire hors de toute mode et dans la fraternité implicite d'un grand contre-courant.

Note

Les cinéastes Frédéric Gonseth et Catherine Azad ont souhaité enregistrer la rencontre avec Pierre-Alain Tâche, en son domicile de la rue du Midi, à Lausanne, où je lui ai raconté ma relecture de ses livres dans les circonstances décrites ici. Dans ce film, l'ensemble de son œuvre fut ainsi l'objet de notre entretien et commenté en sa propre perspective.

Pierre-Alain Tâche

*Quatre poèmes
de juillet
2020*

Les inédits du Persil

Cela n'a rien sauvé

Si je parlais maintenant,
la longe laissée libre
et le pas à nouveau permis
dans la rumeur de vivre,
qu'aurais-je encore à dire ?

Suffira-t-il, a-t-il jamais suffi
de prodiguer la saveur d'une image
à chaque chose – un nom irrécusable ?
Cela n'a rien sauvé.

Le figuier rabattu vit,
mais délire
et dans le néflier,
pour la première fois,
les moineaux ont gagné.

Perte sèche

Si le regard s'aiguise encore
aux lointaines arrêtes du jour,
la distance est accrue
s'il choisit d'avancer
à même la lumière aveuglante.

Le galbe des monts se refuse
et le pas devenu moins sûr
bute sur un cailloux qu'autrefois
il eût envoyé valdinguer
dans l'œil de jade du haut lac.

La pulpe du présent se décompose.
La gentiane est présente.
Et le rhododendron.
Mais le mot ne les atteint plus.

Ce qui reste de vie est sauvage :
à l'ombre huilée et froide d'un surplomb,
le jeune bouquetin sans peur
broute un vide effrayant.

A une jamais vue

à Jacqueline Lamba, in memoriam

Ah! que j'aime que ce fut Ondine
parce qu'«ici l'on dîne»!

Car la belle naïade nue
(celle qui, malgré l'amour fou,
ne fut alors jamais vue
pour ce qu'elle était),
m'apprit, sur la lèvre du val,
lorsqu'elle fut revenue des confins,
que chaque montagne est un verbe
et qu'une vie dense y signifie
entre des points en mouvement
– comme le fit pour elle
celle de Simiane-la-Rotonde.

Je n'avais pas encore
vingt-cinq printemps.

Dentelle des feuillus

Dans la fraîcheur soudaine
qui descend des forêts
sous les derniers délires
de l'impénitente fauvette,

à l'heure de braise vive
où je médite seul,
attentif au grésillement de l'âme,
à la fumée des viandes,

le soir venant, m'est apparu,
dans l'angle d'un retable
où Memling est vivant,
la dentelle ajourée des feuillus
sur la chasuble pâle du couchant.



Le poète en son lieu d'être

*Texte: Thierry Raboud
Photos: Pierre-Antoine Grisoni*

Pierre-Alain Tâche nous ouvre les portes de son antre lausannois. C'est un haut-lieu en sous-sol, appartement-galerie troué d'énigmatiques ouvertures picturales, garni de bibliothèques étales comme une géographie intérieure, orné d'un écrin de verdure que traverse l'axe du monde. Visite.

Ici convergent ses chemins du retour. En homme de l'éternel chemin faisant, Pierre-Alain Tâche prie qu'on l'appelle «nomade, ou pèlerin-poète». Tirant son verbe-mouvement des profondeurs du proche, de la forêt des signes sacrés qui s'élèvent à horizon vagabond, il n'a cessé de s'écrire en balades vigilantes, en élégies promeneuses. Mais tout pérégrin a son refuge! Tout ambulante son grabat de racines, un seuil où lacer ses chaussures, s'élancer, revenir chargé d'ailleurs. Le poète n'est-il pas cet animal domestique se souvenant du lointain? Il possède deux vies au moins, dont l'une à demeure. Celle qui, chez ce chantre du lieu – toujours allant bien qu'établi –, m'interpelle.

« Il ne m'a jamais semblé vain (ou même inopportun) d'entrer dans l'atelier dont la porte nous est ouverte », assurait l'artisan en ses carnets, en 1987 déjà, tandis que je m'efforçais de naître. Muni de ce laisser-passer, citation lavant ma curiosité de toute vanité, je gagne donc ce chez-lui, guidé par l'indubitable GPS: coordonnée précise et d'abord décevante de la cartographie lausannoise où les points cardinaux sont une école commerciale, un centre de management en péril, un ostéopathe, une agence de voyages en confinement. Une fontaine d'encoignure pissotte avec urbanité. Se pourrait-il que ce fût là, derrière ce classicisme de

façade aux molles fiertés de capitale, que se trouve le véritable lieu d'être du poète, tanière aimantante dont les atours, au même titre que la généreuse glycine de Carrouge ou les austères grillons de Grignan, diraient par audacieuse métonymie l'occupant, suggéreraient peut-être par quelque singularité les contours de son œuvre, de sa *poétique*? Pourquoi pas, l'adresse est la bonne, Midi 11, et cet immeuble à l'entrée festonnée de plaques énumérant assez de dentistes et psychologues pour soigner toute la ville indique bien sur sa sonnette le nom circonflexe! Au linteau de ce bâtiment affectant une vague romanité d'apparat: *Villa Maxence*, alors je sonne, craignant de déranger un somnolent pénate d'argile. La voix dans l'interphone grésille, « descendez, je vous ouvre ». Je plonge en ce sous-sol qui est un haut-lieu.

Voici le poète, chemise de printanière élégance, cheveu neige soigneusement peigné, œil de radieuse mélancolie. Nous nous tapons le coude en souriant de cet entrechoc sanitaire qui fait vibrer nos carcasses à l'unisson, puis il m'installe sous le regard d'une vingtaine de pipes dont le foyer froid, du haut d'une étagère, semble me scruter alors que je lui dévoile la raison de ma venue. Cette intrigue du lieu. Cette curiosité pour ce dont choisit de s'entourer un homme de cabinet, écrivain de confins intimes

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

né dans un ici qu'il n'a jamais quitté. Animé d'une joyeuse onction, celle de l'inlassable poète accueillant avec bienveillance les interrogations d'un pair balbutiant, il accepte de me faire visiter son appartement-galerie.

Rencontres esthétiques

Un endroit qui dit l'envers, troué d'énigmatiques ouvertures picturales, garni de bibliothèques étales comme une géographie intérieure. Mais après le vestibule, comme un manuscrit de Cingria dont l'incipit aurait été mangé par les mulots, c'est d'abord un paysage avec figures absentes... Tableaux dont ne subsistent que l'empreinte, noircie par l'humide. « L'été passé, il y a eu des travaux à l'étage qui ont causé une infiltration d'eau. Nous avons dû faire restaurer les œuvres, et nous attendons que tout soit assaini », se désole l'hôte, locataire depuis plus de quarante ans de ces pièces plafonnées de moulures et pavoisées d'art. A vrai dire, plus aucune toile ne semble pouvoir y trouver place sans qu'une autre soit retirée; pastels, huiles, fusains et gravures tapissent les murs en épousant, comme autant d'harmoniques, les contours de l'œuvre poétique au gré des amitiés, des fascinations sortilèges. On y reconnaît les sujets d'*Une réponse sans fin tentée*, un Claude Garache en gris veloutés, un silencieux Alexandre Hollan. Je visite ces pièces avec le sentiment de feuilleter un abrégé helvétique de l'art visuel contemporain: Palézieux, Yersin, Sarto. Ici, une gravure de Pierre-Yves Gabioud. Là des œuvres de son épouse Martine Clerc. Toutes attendent, dans la pâleur matinale tamisée aux rideaux clairs, d'éclorre au prochain éclat du soleil. « Et ici le petit coin familial », achève mon guide devant une huile signée de son père.

C'est un véritable musée domestique dont je ne m'étonne pas. « La survenue du poème dépend toujours d'une rencontre », écrit Pierre-Alain Tâche, attentif à ce qui, dans l'en-deçà du trait de pinceau, fera naître en lui un écho digne d'accéder à la clarté ambiguë du verbe. Son œuvre, adossée à tant d'autres œuvres, résonnante d'innombrables références, éminemment allusive, serait-elle donc toujours dialoguée? « L'art, au sens large, sert effectivement d'appui à ma propre expérience poétique. Cela me nourrit par stratification et me permet de vérifier qu'un sentiment se retrouve chez d'autres, ce qui me rassure en justifiant d'une certaine manière mes propres intuitions », répond-il. Dans un coin du séjour, une chaîne hi-fi semble acquiescer, cernée de disques témoignant d'autant de rencontres esthétiques. J'interroge ses mélomanes, il me répond avec Duke Ellington qu'il y a deux

sortes de musiques: la bonne et la mauvaise. De cette première catégorie le retiennent le jazz d'avant-hier, Schumann, Schubert le Wanderer, le « sombre fouillis des accords » chez Chostakovitch, les rimbaldiennes *Illuminations* de Britten. « Un univers qui s'est quelque peu figé », concède cet homme de culture dont les affinités électives semblent nées de son endurente quête de convergences, de résonances.

Mystères du lexique

Et comme écrire c'est relier, un bureau est ici dédié aux correspondances. Sur une table ovale parsemée de courrier classé, on aperçoit le dernier numéro de *La RBL*, le pénible *Vers la beauté* de Foenkinos, surtout *La Chasse infinie* de Frédéric Jacques Temple. Auteur dont l'éditeur nous précise que « le principe même de sa poésie relève de la rencontre », et se justifie « comme occasion du lien fraternel, comme une conversation continue ». Conversation que Pierre-Alain Tâche, lui aussi, continue d'entretenir avec ses semblables. Soupesé par un cartable de cuir, un lourd stylo dans l'attente des cordiaux hommages dont il dédicacera ses ouvrages à venir. « Mais je n'écris pratiquement plus à la plume, mes doigts commencent à fatiguer... »

L'autre véritable est donc ailleurs. Pièce encore sombre où le Lausannois passe le clair de son temps: à la forge des mots tous les matins, puis à nouveau en fin d'après-midi. Sur un court

« Voici le poète, chemise de printanière élégance, cheveu neige soigneusement peigné, œil de radieuse mélancolie. Nous nous tapons le coude en souriant de cet entrechoc sanitaire qui fait vibrer nos carcasses à l'unisson, puis il m'installe sous le regard d'une vingtaine de pipes dont le foyer froid, du haut d'une étagère, semble me scruter alors que je lui dévoile la raison de ma venue. »



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

bureau où traînent les poèmes tessinois de Hesse, que leur lecteur trouve « d'une banalité consternante », trône l'écrivoire numérique. Un Windows hors d'âge mais pas d'usage dont le fond d'écran de cobalt monochrome semble répondre au sable bleu ardent qui le surmonte – grand tableau de Jean-Paul Berger, cet ami des « convergences inespérées » sous les yeux duquel le poète écrit. A côté, près de la fenêtre, un ambon dédié au mystères du lexique que l'agnostique n'a pas surmonté d'une Bible, mais d'un *Petit Robert* ouvert à la page *Incomplétude / Inconnaissance / Inconsciement*. Enfin, dans son dos, une haute bibliothèque au classement alphabétique où Paulhan voisine Pamuk, avec Tintin au rez-de-chaussée et Cingria dans les combles, puis dans l'entresol ces monographies de peintres qui comptent, Gleyre, Memling, Hopper, Friedrich.

A l'écart brille le cuir des Pléiades, des présocratiques à Ramuz, surplombant une étagère entièrement dédiée à Jean Follain. « J'ai terminé un livre à son sujet, actuellement à l'impression, qui représente dix ans de travail », note Pierre-Alain Tâche. Noble entêtement. Alors je questionne les correspondances qui le relie à l'auteur des *Espaces d'instant*, lui aussi rompu à ce « grand écart » de la loi au poème. « Ces deux mondes, le droit et l'écriture, sont heureusement si distincts qu'aucune collusion n'est possible. Au contraire, j'ai vécu cette double activité comme une chance. Et je n'ai jamais regretté de ne pas être

exclusivement poète, de n'avoir jamais fait le saut. Jaccottet me disait que se lever chaque matin pour faire des traductions n'était pas forcément plus enviable... Et je revenais de mes visites à Gustave Roud avec la conviction de n'être pas prêt à payer le prix de pareille solitude pour la poésie. » Follain le magistrat-poète fut-il son maître en l'art d'appartenir au barreau tout en tenant la plume ? « Beaucoup de choses me séparent de Follain, mais j'aime chez lui sa manière d'aborder la poésie dans la marge d'une autre activité, ne s'affirmant jamais entièrement ni comme juriste ni comme poète. En cela il me ressemble effectivement, car l'écriture s'aborde d'une autre manière par qui n'a pas suivi de formation en lettres », confirme l'ancien juge cantonal.

Où tout recommence

Mais si Follain fut « voyageur des grands espaces », Pierre-Alain Tâche est resté ce nomade du proche, laudateur de l'alentour. « Dès l'instant où je suis devenu magistrat judiciaire, je ne pouvais plus me défaire de mon ancrage cantonal. Je ne suis pour ainsi dire jamais sorti d'Europe. Mais je n'en ai pas souffert car dès la parution de *Ventre des fontaines*, et particulièrement dans les trois volumes de *L'Etat des lieux*, j'ai cherché à explorer le potentiel poétique du lieu », note l'auteur d'*Ailleurs commence ici*, capable d'y intituler un poème « Beethoven à la voirie », d'en



le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

consacrer un autre à la nouvelle ligne du M2... Surtout de dédier un recueil à ce «Jardin du Midi» que je devine effleurant de sa plénitude les fenêtres de la véranda, et que je demande à visiter.

Il faut descendre encore, trois marches vers le ni dedans ni dehors, puis ce *locus amoenus*, échantillon de la beauté de ce qui est. «J'aime cette idée de Mircea Eliade qui voit certains endroits traversés par un pilier central, un axe du monde. Ce pourrait être ici, où tout peut recommencer», note le poète en sa «nasse de verdure» qui est un écrin de splendeur. Et dans le «mai revenu», tout recommence bel et bien: le jardin «croasse et gémit, pépie ou zinzinule» de concert avec les sopranos de cristal qui vocalisent au conservatoire d'à-côté. Le silence sinon s'exclame en rumeurs et bruissements. Certes nul besoin d'aller plus loin – ce resserrement de nature vaut tout Transsibérien pour qui sait l'écrire, saisir l'incertitude des rosiers debout comme des frères Giacometti, déjouer les ifs ventrus, cueillir les promesses de l'olivier enroulé sur un tronc gelé, écouter la sève liquoreuse du figuier dont les merles feront bientôt festin. «J'écris pour voir», assure Pierre-Alain Tâche tandis que son regard penche encore vers la cime de ce néflier (qui fut un jour noyau luisant dans la main de son épouse), s'élève en souvenir de l'indicible conjonction entre homme et nature que le poète nomme sacré. Cette part inconnaissable du monde que son verbe, de saisissement en saisissement, tente de déchiffrer.

«*On ne refait pas le chemin*»

Le temps soudain se fait dense, son œil-ciel s'ennuie de la nostalgie des voyants. Nous échouons sur la terrasse, derrière la porcelaine d'un café. Face à lui sur la table, deux nêfles dont une gâtée que l'octogénaire fait rouler doucement. Me reviennent alors ces vers de *Clarté des pertes*, éloquent recueil à paraître, hanté par les inquiétudes du demi-sommeil, les ans ressassés, la nécessité de se déprendre: «Le temps n'est pas seul / à jouer aux dés! / Je tente mon destin / en jetant des mots sur la table». Mais la finitude, non plus que le hasard, ne peut s'abolir. L'auteur de *Dire Adieu* le sait, «on ne refait pas le chemin». Je lui demande enfin, alors que sonne midi, ce qu'il sauverait de l'incendie; quel tableau, poème ou souvenir il arracherait aux déluges à venir. Son chat mozartien n'étant plus, il me répond d'un geste lucide et las, comme si rien dans son aujourd'hui n'en serait absolument digne.

Contemplant son jardin qui est une brisure d'universel, le poète laisse grandir en lui la vanité de toute chose, comme une ombre intime dont il parcourt inépuisablement les lisières. Humble marche sur les sentiers de l'éternel retour convergeant vers l'ici et le maintenant. Vers tout ce qui a lieu d'être. Oui, chemin faisant dans l'odeur tiédie des nêfles et du temps compté, c'est un arpenteur du profond que je salue, avant de remonter à l'orée du monde.

Mai 2020



La chance du poème est intacte¹

Joël Bastard

La première fois que j'ai vu, plus que rencontré, Pierre-Alain Tâche, c'est à La Briantais près de Saint-Malo, aux rencontres internationales de poésie de Bretagne, en 1992. Je me souviens très précisément d'une véranda dans un château sur la mer, dans laquelle des fauteuils en osier étaient toujours occupés, comme réservés, par des poètes aînés, respectés. Devisaient là Edouard J. Maunick, Frédéric Jacques Temple, Per Jakez Hélias... Pierre-Alain Tâche était debout, dans une veste bleue, sous un chapeau de gentleman irlandais et il fumait la pipe sans dire un mot. Dernièrement j'ai été étonné de lire cette scène dans son passionnant journal *Champ Libre I (Carnets 1968-1993)*, alors que je le croyais, disons, attendu dans ce cercle d'osier imposant ! « Et c'est ainsi que, répugnant à me mêler à la conversation, j'ai pris la tangente. Une fois de plus. »² (Pour parler rapidement de moi, j'étais déjà dehors dans le jardin en compagnie de la mer !) Et je lis quelques pages plus loin, alors qu'il résidait dans une cellule du Mont-Saint-Michel et qu'il écoutait *Pelléas et Mélisande* : « Alors soudain, cette question : qui suis-je en cet instant ? »³ J'attends avec impatience le deuxième tome pour en apprendre plus encore et pour le plaisir de retrouver une nouvelle fois sa langue. Ses réflexions, ses interrogations. Nous ne vivons jamais le même reflet d'une réalité parmi tant d'autres alors que nous pouvons être au même endroit, au même instant, côte à côte. C'est ce qui me plaît à sa fréquentation et à la lecture de ses poèmes⁴. Nous cherchons ce qui vit en nous, ce qui survit à la précarité de l'apparence...

Dans son écriture les accélérations de sens, les impromptus, la mise en place du théâtre fabuleux et panoramique de ce qui nous embrasse, de ce qui nous contient, l'humour et le tournis de la connaissance : « Vous en conviendrez : on ne sait comment prendre ici l'important problème de l'éléphant par le bon bout »⁵, aussi les expressions familières qui sont là pour nous éveiller simplement de et dans tous ces lieux qui nous chantent et que nous chantons en écho, en connivences si nombreuses. Grâce encore à des termes choisis de la beauté à l'érudition du monde ! Ô plaisir de la langue. Pierre Reverdy aimait cela aussi, mettre dans son poème une incongruité, pour électriser, secouer le lecteur dans sa lecture. Pour mieux percevoir encore dans « les œillères de neige »⁶ la flamme verte d'une plante ou celle double des yeux d'un animal au fond de l'entonnoir de la vision.

De lieu en lieu, d'instant en instant...

... l'enfant traverse une forêt de siècles sans frémir,
aussi surpris qu'au jour de ses tout premiers pas,
inventant la ponctuation fragile du présent.⁷

Je l'accompagne de mon affection !

En Beule, le 17 juin 2020

Notes

¹ *Ailleurs commence ici*, L'Aire, 2018

² *Champ libre I (Carnets 1968-1993)*, L'Aire, 2020

³ *Ibid.*

⁴ « Demeure Ultime », dans *Nouvel Etat des lieux*, Empreintes, 2005

⁵ « Etterem Elefantos », dans *L'Etat des lieux*, Empreintes, 1998

⁶ Dans quel livre ai-je lu ces mots ?

⁷ « Musique ancienne », dans *L'Etat des lieux*, op. cit.

L'œil de Pierre-Alain Tâche

Michel Moret

Les années septante furent des années bénies des Dieux pour la littérature romande. Bertil Galland animait la revue *Ecriture* et les Cahiers de la Renaissance vaudoise, il eut la force et l'inspiration de sortir de l'ombre des écrivains d'importance mondiale, je pense notamment à Corinna Bille, Maurice Chappaz, Nicolas Bouvier. Il joua un rôle probablement décisif quant à Jacques Chessex et Georges Borgeaud qui reçurent les grandes distinctions littéraires que vous savez. Dans les sous-sols de la Tour Bel-Air de Lausanne, Vladimir Dimitrijevic relançait avec succès Amiel, Roorda et Cingria. C'est dans ce climat de confiance pour ne pas dire d'euphorie que Pierre-Alain Tâche publia ses premiers livres : *Greffes*, *La Boîte à fumée*. En 1967 sortait *Ventre des fontaines* dans « La Merveille collection » à L'Age d'Homme et en même temps ou presque, Richard Garzarolli publiait *Le Grand Nocturne*. Deux hommes complètement différents mais animés par le feu de l'écriture. Excessif et ambitieux à l'excès, Garzarolli donnait toujours l'impression de sortir d'un estaminet où il avait conspiré je ne sais quoi avec François Villon. Pierre-Alain Tâche, plus calme et plus serein, optait pour le droit où l'on définit les règles de conduite de l'homme de société. A l'époque, je pensais que Garzarolli, voleur de feu, ferait une carrière littéraire fulgurante et que Pierre-Alain Tâche serait récupéré par le monde du juridique. Si Garzarolli devenu le prince des bas-fonds délaissait l'écriture, Pierre-Alain Tâche construisait une œuvre poétique riche et cohérente, tout en menant parallèlement sa carrière de juriste et de juge. En fait la frontière entre le monde plus ou moins sordide de Garzarolli et celui des Tribunaux de Pierre-Alain Tâche n'est pas si éloignée. Ni Balzac, auteur inspiré de *La Comédie humaine*, ni Georges Brassens, auteur du *Gorille* ne le contrediraient.

Comme beaucoup de ses lecteurs, je me suis interrogé sur le double engagement de Pierre-Alain Tâche. Dans ses carnets *Champs libre*, il nous livre les clés de son monde intérieur, peut-être davantage que dans ses recueils. Evidemment, ce n'est pas le même genre d'exercice. En principe, je n'évoque pas ou peu le physique des gens, bien que Guy de Maupassant écrivait que l'on a tous le physique de notre emploi. Ce qui me frappe chez Pierre-Alain, c'est son œil bleu qui, comme une violette compassée, cherche le bleu du ciel. Aussi quand on lui parle, il donne l'impression d'analyser la musique des mots comme s'il voulait savoir si notre langage est en accord avec notre vie intérieure. L'analyse du sens n'intervient que secondairement. Regarder et écouter avec bienveillance sont les principales caractéristiques de son comportement. Ainsi, il forme son jugement. Ainsi, il se nourrit de la parole d'autrui. Ainsi, il s'émerveille devant des paysages et devant des tableaux. Ainsi, se construit son monde intérieur qu'il peut nous restituer bellement dans ses livres.

Cher Pierre-Alain

Alexandre Voisard

Il y a quelques semaines, ma case postale me délivrait un petit colis dont la forme et l'aspect nous sont familiers depuis longtemps, nous à qui le va-et-vient des livres de boîte aux lettres à boîte aux lettres joue en continuité. Celui-là ne contenait rien de moins que deux petits livres portant ton nom, d'agréable format et facture, dans un habit inédit et élégant où je reconnus la patte inventive de Michel Moret et que je goûtai aussitôt. L'un de ces ouvrages rassemblant quelques chroniques pointues sur Cingria, l'autre ouvrant tout grand sur des *Carnets* inédits qui susciteront mon intérêt immédiat. Ce moment-là était donc pour moi l'aubaine d'entrer avec appétit et gratitude en tes offices, jusqu'ici plus ou moins occultes.

A peine m'étais-je aventuré parmi les arpens de ton *Champ libre* que m'apparaissait la confiance de notre première rencontre, en septembre 1969 (il y a 50 ans!) à Mézières où nous fêtions avec nos amis le cher et vénéré Gustave Roud. Celui en qui nous célébrions un père bienveillant au fronton de cette « littérature romande » dont nous nous réclamions alors, chacun y cherchant fébrilement à trouver sa vraie place... Bref, ce rappel, cher Pierre-Alain, m'émeut doublement. Au-delà de la remémoration d'un temps qui compta dans nos œuvres vives, la circonstance en question fondait la rencontre personnelle en une amitié féconde qui ne nous lâcherait pas. Je te suis profondément reconnaissant d'un tel rappel aux yeux de tous.

M'en voudras-tu d'évoquer – vite, vite et sans manière comme on joue de mots entre familiers après un bon repas au moment du cognac – le moment si lointain où je recevais, des mains de Bertil Galland, ton premier livre intitulé *Greffes*, précieux présage, qui eut sur moi comme premier effet de m'interroger à propos de ta signature. Je t'en demande pardon : c'est la présence d'un accent circonflexe coiffant ton patronyme, que je ne connaissais nullement d'autre part, que j'entendais pour la première fois. J'avais déjà, sans doute de toute éternité de capacité de lecture, le goût à creuser dans l'étymologie des patronymes, y guettant des qualificatifs ou des allusions à des métiers, à des lieux. Chez toi, un seul petit signe typographique éclairait ton portrait d'une note insistante. Que ce *a* portât couronne ou non, celle-ci imposait aux cinq lettres successives une distinction des plus haute. Un devoir, en somme, en contrepoint d'un vis-à-vis qui se ferait entendre quasiment comme son contraire. Qu'il s'en pare ou non, ici le circonflexe est diablement rédempteur. Pardonne cette digression quelque peu potache. Elle est la conséquence d'une manie ancienne qui ne m'a guère quitté. J'avais en son temps, à l'occasion d'une présentation d'artiste, glosé gaie-ment sur le *i* du patronyme Messagier et le peintre franc-comtois en question ici avait trouvé mon propos ouvrant des porte à la fois justes et drôles. Passons...

Nous voilà donc (enfin?) dans la confiance de ces carnets que chacun tient généralement longtemps au secret provisoire des tiroirs à double fond. Les révéler est un dévoilement dont les auteurs connaissent le prix. Ici le lecteur scrute des vœux intimes, des pensées enfouies, des rencontres inattendues, des nuances à

tout ce qu'on sait déjà d'un écrivain depuis longtemps apprécié.

La pratique du carnet est un exercice pas si simple, quelle importance lui donne-t-on dans l'élaboration temporelle d'un travail d'écriture qui de son lointain amont fondateur persiste à tracer son sillon dans la droiture du devoir qu'un jour, devant la feuille blanche et plume tremblante, on s'imposa comme un serment prononcé à soi-même devant la glace. A chacun de se débrouiller avec son ego. Le carnet, ce confident pris à témoin de nos questionnements, fait son office, nous mettant en face de nos doutes comme de nos aspirations les plus ardentes.

Le carnet, tenu à l'abri des fouineurs tout le temps qu'il faudra, endure cette difficulté à dire avec un temps de retard. On n'est pas, ici, dans le *diary*. Nous voilà dans ce moment d'envolée outre-temps du réel où le poète, dimanche ou pas, se trompe de flacon en trempant le doigt non dans la confiture mais dans l'encrier du rappel. A cet exercice ambigu de la mise en mémoire d'événements estimables sinon d'émotions dûment hiérarchisées, ta plume toujours alerte ne nous propose en toute grâce que de pertinentes appréciations, telle cette confiance magnifique : « Je me sens merveilleusement proche du réel qui m'entoure et comme transporté par lui. » Et pour ma part, comme je te suis en ta fidèle attention à l'œuvre de Pierre Jean Jouve, comme j'adhère à ton refus de l'« illisibilité », célébrée et revendiquée par Jacques Dupin.

Que de pages magnifiques en ton *Champ libre*, sur la Renaissance italienne, sur Schubert, sur le souvenir du cher Marcello Viotti. Tant de témoignages magnifiques auxquels je reviendrai souvent. Grand merci pour ces présents.

Que les années qui t'attendent, cher Pierre-Alain, te gardent la générosité du cœur, la justesse de l'oreille et de l'œil, le bonheur de vivre parmi les êtres et les œuvres qui te sont chers.

P.S. A propos du circonflexe, Alain Rey écrit dans son *Dictionnaire historique* : « (...) dérivé du verbe *perispan* qui désigne l'action de modifier brusquement la tension d'une corde pour faire entendre deux sons de suite. »

« Au-delà de la remémoration d'un temps qui compta dans nos œuvres vives, la circonstance en question fondait la rencontre personnelle en une amitié féconde qui ne nous lâcherait pas. Je te suis profondément reconnaissant d'un tel rappel aux yeux de tous. »

*J'ai confiance en la vie qui va*¹

Jacques Moulin

Je ne sais plus, mais sans doute [aurait]-il fallu² noter précisément le jour de cette rencontre au musée Jenisch de Vevey autour des œuvres d'Alexandre Hollan. En 2001, ce me semble. Il y avait là le poète Lorand Gaspar, le peintre, l'éditeur François-Marie Deyrolle, et l'ami à venir, Pierre-Alain Tâche.

Sans doute avait-il fallu tout cela² pour cheminer vers l'amitié en poèmes et en présence. On sentit d'emblée le levain d'empathie opérer tant l'attention aimable et généreuse de Pierre-Alain rayonnait. Il y avait aussi pour nourrir cette pâte le frémissement sensible des arbres et des vies silencieuses de Hollan.

Ce coup d'envoi depuis les arbres du peintre nous aura mis en train pour Cerisy-la-Salle, dans la Normandie de Follain – Follain, notre poète. Tu y parlas en 2005 du «jardin des peintres», chers à Heather Dohollau, en sa présence. Ton regard partagé⁴, ta générosité et ton attention profonde face à l'azur des yeux d'Heather – toute une lande de bruyères lumineuses – m'ouvraient à ta poésie, à la vie du poème dans la chair des mots, à ton vif intérêt pour ces effets d'échos que le poème entretient avec la peinture et les autres arts, à la grâce d'un poète devenant un ami pour de bon dans le bocage normand. Merci aussi aux deux autres amis, Alain Rochat et le regretté François Rossel qui, m'acceptant tous deux dans la cour des Editions Empreintes, confirmeront nos parcours d'amitié, nos échanges épistolaires, nos rencontres bisontines pour des lectures diverses.

Je reviens pour ouvrir, pour écouter⁵, et c'est un retour sur ce qui nous tient à cœur, dans l'écho de notre amitié: un paysage maintes fois arpente, d'autres paysages des ailleurs explorés, des arbres – incluant ceux de Hollan –, quelques pas en sentiers, des jardins, du caillou, de la pente. La racine et le vert, la profonde nasse de verdure⁶. Et ce «Retour à Bonmont» (lieu dont j'ignore tout) m'évoque, dans son titre même, un retour sur les bons mots de tes poèmes; bons parce qu'ils sonnent juste dans l'empan de tes vers.

Je reviens vers eux, et les écoute. Je m'ouvre à nouveau à ton lexique sensible. J'aime tes mots précis, précieux qui chantent le pays en tous lieux: «[...] je m'attarde à parler d'un ici, / qui, me suivant partout, m'aura permis d'aller ailleurs.» C'est ce que tu écris dans «Les actes du colloque», titre d'un poème que tu m'adresses et qui figure, je te cite encore, dans une «moisson de poèmes nés d'une belle semaine au bord du Doubs»⁷. J'écoute tes mots, tous tes mots, et je les goûte: *tavillon*, et l'on sent tes mélèzes et peut-être la planche à poème! *Toupin*, et ça sonne comme une rime à point venue. *Lampés*, et c'est tout un lot de rhubarbe sauvage qui s'affale sous un ballant de faux. *Ancolie*, bien sûr, qui engendre à lui seul la force d'un poème. On pourrait ainsi dresser des listes de mots venus dessous ta plume. On ouvrirait alors un cahier des mots de l'ami poète, enfermant aussi des relevés de vers, vers unique, en distique ou bien strophes de vers. Je te perçois, Pierre-Alain, comme un *tavillonneur* de mots trempés et ajustés au profond de ton souffle – *J'écris pour un air augmenté du souffle*⁸ –, montant par degré l'alpe ou la rive après le lac, afin d'y déployer aussi tes *ailles de papier*⁹.

Je dis ce que je vois¹⁰... *J'écris pour voir*¹¹. Tu es tout entier ce regard bienveillant et poreux qui dit et interroge le récit poétique

des jours. Tu as l'œil acéré, malin et tendre, un brin élégiaque avec le sens de l'éloge – pas seulement celui de la lenteur, essentiel de toute évidence –, l'éloge de l'altérité. L'art du récit par celui du détour; le détour comme poétique du récit, ouverture des sens, connaissance buissonnière et fugitive; le récit des vies des choses et des paysages dont tu ne peux rendre compte qu'en retournant à la ligne pour faire poème, rythme, scansion, chant, souffle:

Du bief aval, on surveillera l'écluse

J'avise un frêne, où l'ombre était si vaste
et fraîche de baigner dans l'eau qui dort
que toute sieste eût été propice
à l'or natif d'un poème accouché sans effort.
Mais il faudrait d'abord apprivoiser ce rythme lent,
cette scansion sourde et sereine qu'on lit
aux barres des mesures des arbres riverains¹²

*Élégie de la route ancienne*¹³. Oui, le regard est souvent chant triste qui déploie sa mélancolie et sa nostalgie pour dire l'absence des êtres des lieux et des gestes d'hier. La mort est toujours à portée de vie. Il y a du Montaigne en toi dans cette *nonchalance* que tu mets à l'attendre, sur le sentier ou dans ton pré. Pour mourir, il faut vivre pleinement; l'élégie que tu déploies si bien est énergie de vivre:

Il faut oser «j'allais»,
pour aller encore, autrement,
sans se complaire aux leurres d'un présent
que l'on ne peut saisir¹⁴

Tu vis, tu es debout. On te fête. On a confiance avec toi «en la vie qui va». Et, *cette fois encore, un rire entre les dents, / nous irons, amis, comme si de rien n'était*¹⁵.

Besançon, mai 2020

Notes

¹ *Forêt jurée*, Empreintes, 2008

² «Retour à Bonmont», un des six poèmes rassemblés sous le titre *Récit du Signal et autres poèmes*, in *La Revue de Belles-Lettres*, 1998, 1

³ *Id.*

⁴ *Une réponse sans fin tentée*, L'Atelier contemporain, 2015

⁵ *Noces de rocher*, Empreintes, 1993

⁶ *Dernier Etat des lieux*, Empreintes, 2011

⁷ Courriel du 28 avril 2003

⁸ *Dire Adieu*, Empreintes, 2013

⁹ *Récit du Signal et autres poèmes*, *op. cit.*

¹⁰ «Au lac Retaud», *Retaud retouché et autres poèmes bellettriens*, in *La Revue de Belles-Lettres*, 2006, 1-4

¹¹ *Dire Adieu*, Empreintes, 2013

¹² *Id.*

¹³ «Au lac Retaud», *op. cit.*

¹⁴ *Dire adieu*, *op. cit.*

¹⁵ «Au lac Retaud», *op. cit.*

Du temps que...

Frédéric Wandelère

« Je retrouve de temps en temps, truffant un livre, un article soigneusement découpé de cette époque révolue. Parmi ces coupures, des chroniques de poésie de Pierre-Alain Tâche. C'est grâce à elles que j'ai découvert, tout jeune, la poésie de Francis Ponge, de Guillevic, de Follain... »

Il fut un temps où les journaux français et romands accordaient, dans leurs pages littéraires et artistiques, une place de choix à la poésie. Nous ne nous doutions pas, alors, dans les années 1960, 1970, qu'elle serait bientôt évacuée de ces médias par la peste ultra-libérale. Sous la dictature du profit, les poètes et lecteurs de poésie accèdent à l'invisible, au spectral. A cette époque dont je parle, des suppléments culturels existaient encore: *La Gazette de Lausanne* paraissait le samedi augmentée de *La Gazette littéraire* de Franck Jotterand (qui sera mis à la porte par la droite affairiste vaudoise), le *Journal de Genève*, de son côté, offrait à ses lecteurs le *Samedi Littéraire* de Walter Weideli (viré par la droite d'affaire genevoise). Dans ces années soixante, même *La Tribune de Lausanne* (qui deviendra le sinistre *Matin*) accordait à la culture une place privilégiée. Un critique génial, Pierre Descargues, parlait de la vie intellectuelle parisienne et le journal accordait miraculeusement des places à André Breton, Pierre Jean Jouve, Marcel Duchamp, Alberto Giacometti, Aragon, Eluard, Henri Michaux, René Char... Je retrouve de temps en temps, truffant un livre, un article soigneusement découpé de cette époque révolue. Parmi ces coupures, des chroniques de poésie de Pierre-Alain Tâche. C'est grâce à elles que j'ai découvert, tout jeune, la poésie de Francis Ponge, de Guillevic, de Follain (tous bien vivants à cette époque) et j'en garde à leur auteur, devenu un ami, une vraie reconnaissance, car c'est elles qui m'ont conduit sur les pentes d'un Parnasse qui nous était contemporain.

J'ai retrouvé, dans mon exemplaire du *Terraqué* de Guillevic, une de ces notes, parue dans *La Tribune de Lausanne* le 13 novembre 1968. C'est là que j'ai vu mentionné pour la première fois *Le Parti pris des choses* de Ponge, dont la publication annonçait, en 1942, selon Tâche, «une importante mutation de la poésie française». On ne saurait mieux dire! Avec le Temps, qui transforme toute chose et agit sur la mémoire, je croyais me souvenir d'une copieuse étude. Erreur. Sur Ponge il n'y eut jamais que cette pertinente et simple mention dans un quasi entrefilet (35 lignes)! Pourtant, elle a bien plus compté que des pages entières... J'ai acheté le Guillevic le 18 janvier 69, et le Ponge dix jours plus tard. Tout se tient. Dans un cadre favorable, hiérarchisant les faits et les publications, un a parte peut agir aussi profondément qu'un long article.

Je relis aussi, avec une sorte d'émotion amusée, ses longs articles chaleureux qui me conduisirent aux recueils de Queneau, de Perse, d'André du Bouchet, de Jaccottet, de Matthey, retrouvant la bienveillance enchantée d'un poète découvrant avec nous la Poésie.

Françoise Delorme

*A Pierre-Alain Tâche,
pour « Les lilas de Lorette »*

Prague

*Coupoles d'ailes.
Transparence tiède, le sang faufiletant la chair,
Marbres polis par les marbriers oubliés,
Mais par la main négligente des passants
Usés.
Dans l'église marbres verts en torsades,
Marbres roses, noirs, s'élançant, ocres, blancs,
Toutes couleurs brillant en veines entrelacées,
Arborescences mêlées, lumineuses fractales,
Sans le souci
Souveraine ferveur montant parmi les pierres anciennes.*

*Une femme est assise aux grandes orgues.
Sur la promenade les anges volent aux plafonds,
Poignées jetées d'abeilles et d'incarnat.
Les plaies sont seulement peintes et les voit-on ?
La musique dissout les suppliques dans les fastes,
Fastes de l'or et des colonnes, prière,
Prière la tête ailleurs, prière
Les mains serrées, prière .
Les corps sont assis et cousus de sang,
Loin de la ruche les corps seront couchés,
Ensuite seulement portés disparus.*

Ce poème, paru en 1998 dans *Vies du sel*, me semble devoir être dédié aujourd'hui à Pierre-Alain Tâche dans la lumière d'un nouvel été. Et je l'inscris ici, au début d'un témoignage de lectrice, que je voudrais attentif et fidèle.

« L'éclat jaune, imputrescible, des citrons »

Citrons, tant rêvés, aperçus au hasard d'une de ces promenades toujours prometteuses parce que vécues tous sens ouverts et réceptifs ; le poète accueille ce qui y survient avec toute l'attention des mots, de la grammaire, du rythme des vers et avec une profusion d'images impondérables, accompagnées des souvenirs d'autres citrons vus dans les oeuvres picturales de l'un ou de l'autre, traçant et générant notre humanité au cours de l'histoire puisque

l'enfant traverse une forêt de siècles sans frémir,
aussi surpris qu'au jour de ses premiers pas,
inventant la ponctuation fragile du présent.

De cette « forêt de symboles » (Baudelaire), par la grâce des fruits, d'un fruit, je reçois la lumière, puissante, évidente. Rassurante, aussi, malgré la violence qui fait naître toute chose. Cette lumière, je la reçois par le don de poésie qui, par l'évocation d'un citron, « crée un point de convergence où l'abondance se resserre, où devient perceptible le singulier, l'inattendu, l'insolite des êtres et des choses ». J'ai la naïveté de croire que l'intensité de la couleur réelle du citron, captée par l'attention, conservée, reconduite et « rendue » par la mémoire du poète, nous est donnée. Les images en répercutent l'écho et la générosité, images que Pierre-Alain Tâche ne renie pas, qu'il nourrit plutôt avec passion de toute son expérience d'homme vivant. Dans et par ces images, dont il est souvent dit qu'elles ne sont vivantes qu'au futur antérieur, il laisse

se révéler un lieu, un pays, un pays présent dans le poème, qui se révèle moins un arrière-pays que le pays substantiel de toute humanité. Pays singulier, mais aussi transsubjectif, créant et créé dans le même mouvement. L'étonnante simplicité avec laquelle Pierre-Alain Tâche noue l'abondance de ses références culturelles et la fugitive émotion qu'il ressent au contact de quelques éléments banals qui ponctuent notre quotidien – comme s'il n'existait pas de frontières entre l'une et l'autre, constitue sûrement la part la plus singulière de son oeuvre, pour moi la plus attirante, la plus troublante aussi. Le bonheur de lire, l'amitié que j'entretiens avec ses poèmes, plus particulièrement avec ceux du triptyque *L'Etat des lieux*, s'originent dans l'approche émue et finalement confiante des couleurs – du monde qui s'y concentre – si nombreuses et vibrant les unes par les autres de poème à poème, couleurs que je ressens si profondément se former à nouveau en moi, retrouvant celles que j'ai moi aussi perçues en d'autres paysages, à travers d'autres oeuvres de toutes sortes. Elles se ressemblent; ressemblance n'est pas synonyme d'identité, plutôt carrément antonyme, plutôt chatoisement infini des mondes humains, réunifiés dans une sorte de liberté partagée, transmuée, comme transmise par un «gué miraculeux de lumière».

Les poèmes de Pierre-Alain Tâche sont cependant empreints d'une profonde mélancolie, devenue plus grande au fur et à mesure. Elle s'impose parfois dans la presque totalité de certains poèmes. Elle teinte d'une gravité progressivement insidieuse particulièrement le dernier pan du triptyque: *Nouvel Etat des lieux*. Elle ne me pèse pas. Au contraire, la précarité de plus en plus grande de toute beauté la rend plus précieuse. Et survient encore un arbre pour nous garder vivants, sains d'esprit :

Un nœud de gros chaînons rouillés pourrait
contrarier nos desseins – mais il nous désentrave,
au contraire, en prenant sur lui, puisqu'aussi bien
sa masse y consent, tout le poids du transfert.
Rien, dès lors, n'empêchera plus d'aller
sur cette place, où resplendit la coupole d'un orme
et d'y rejoindre un peuple nonchalant d'élus,
qui lapent des petits cafés bien serrés
sous une cape ombreuse, où l'on guérit.

A la longue, l'homme vieillissant trouve difficile, puisque «L'issue paraît un instant incertaine – alors qu'elle est connue de tous!», de continuer à célébrer l'ardente lumière qui ne brillera plus pour lui, bientôt. Mais elle s'offre encore dans tant de poèmes anciens que le lecteur y trouve, y trouvera de quoi alimenter le feu, même affaibli, même si menacé, même nous consumant; elle nous donne humanité, et joie, même si celle-ci se fraie à travers un monceau d'obstacles un chemin à peine perceptible, à peine reconnaissable, même si elle ressurgit comme une esquisse à peine formée, faisant encore «confiance au paysage», à ce qui l'anime :

... le vieux celte, maintenant, s'assure des commandes,
mais aussi de l'écoute exacte du lieu,
renouvelant, avec bonté, des gestes sûrs
pour l'ébauche d'un rite oublié, qui renaît
comme une humble fontaine, en nos coeurs.

Ce n'est pas vraiment du silence, plutôt le bruit frais d'une fontaine, quelque sonorité floutée dont on ne sait si elle est en train d'apparaître ou de disparaître, plutôt une musique insaisissable que j'entends à travers les poèmes de Pierre-Alain Tâche dont certains, parfois, m'émeuvent jusqu'aux larmes. Des couleurs s'enchevêtrent et se désenchevêtrent dans un mouvement souvent infime, à peine perceptible, qui demande attention : des chemins s'ouvrent ou se ferment, des frondaisons – une végétation plus ou moins exubérante éclairée par des lumières changeantes – bougent un peu, des rues banales offrent un espace fugace pour un bref événement dont le poète sait exalter et retenir l'intensité, un chant d'oiseau ravive une joie frêle, une herbe rare et poussiéreuse le long d'une voie ferrée dessine un paysage inconnu, magnifié, mais toujours sans emphase. Les poèmes rêveurs de Pierre-Alain Tâche ne se dérobent pas à la difficulté de se savoir mortels et en permanence exposés à cette menace. Mais ils sont moins mortels que le poète; ils parviennent à continuer dans leurs lecteurs la vie qui les anima lorsqu'ils s'écrivaient. Et c'est merveille, ce passage de souffles. Comme un musicien, comme un peintre, le poète joue, je crois, quelque chose de la matérialité intime de sa vie simplement humaine, de la précarité de sa vie, et suscite la fragile lumière d'une parole inventée, écrite, qui nous protège des ténèbres sans l'occulter. Et comme l'écrit Véronique Wautier en un vers qui me bouleverse, dans les poèmes de Pierre-Alain Tâche, «les mots sont des mains comme les autres».

Nous ne connaissons pas la suite. En partant,
j'ai revu – mais on voit tout ce qu'on va quitter
avec un peu d'exil au fond du cœur –
un rang d'iris, et l'olivier, une question
dans le regard de la chienne Elodie,
et l'espace vide où grandit, déjà, le tamaris.

Juin 2020

Note

Les poèmes et réflexions sont extraits du triptyque *L'Etat des lieux*, paru aux Editions Empreintes (1998, 2005, 2011) et de *Une poétique de l'instant*, recueil d'hommages, études et inédits réunis par Anne-Lise Delacrétaiz, Lausanne, BCU, 2006.

« Ce n'est pas vraiment du silence,
plutôt le bruit frais d'une fontaine,
quelque sonorité floutée dont on ne
sait si elle est en train d'apparaître ou
de disparaître, plutôt une musique
insaisissable que j'entends à travers
les poèmes de Pierre-Alain Tâche
dont certains, parfois, m'émeuvent
jusqu'aux larmes. »

Laurent Cennamo

L'image ronde

à Pierre-Alain Tâche

Quelque chose
boite, quelque chose de bancal, comme ces hommes
et ces femmes délavés – autrefois ces cygnes – dans les fresques
de Masaccio, qui se traînent dans les rues trop étroites
de ces villes du Moyen Age qui le font rêver,
malgré les haillons – mais les couleurs! –, les planchettes
avec des roulettes, les bâtons, la tristesse
comme un verre de lait se renverse sur la table

J'ai besoin de ces imperfections, de cet air troué
comme le cerisier, juste avant de fleurir, creuse
un long tunnel. Les yeux caves, la façon
qu'ils ont éternellement de s'avancer dans la lumière,
sans jamais toucher l'amande, ou le miel, le lait,
de l'image ronde

(C)ombien d'hésitations, d'atermoiements, avant de me décider à proposer ce poème pour le numéro anniversaire consacré par le *Persil* à Pierre-Alain Tâche! Drôle de cadeau en effet: laisserais-je entendre par là – et entendre à demi, ajoutant à la perfidie – que cette poésie serait *imparfaite*, qu'elle *boiterait* d'une manière ou d'une autre, quand tout lecteur de Pierre-Alain Tâche sait au contraire de quelle maîtrise technique, par moment étourdissante, de quelle justesse de voix cette poésie fait toujours preuve? Et quand je dis que ce quelque chose dont il est question dans le poème ne touche pas à l'*amande*, au *lait* ou au *miel* de *L'image ronde*, qu'est-ce que j'ai l'air de sous-entendre? Que cette poésie ne proposerait pas un accès direct à cette sorte de paradis, l'image, ou que ce à quoi elle donnerait accès serait d'une autre nature? Qu'ai-je voulu exprimer ici exactement, ou plutôt: qu'est-ce que ce poème dit, qui m'échappe en partie?

Mais mon hésitation avait des raisons plus profondes, et pourrais-je dire, plus sérieuses ou plus graves. A l'origine, ce poème fut écrit après la lecture de plusieurs recueils de Paul de Roux, l'auteur de *La Halte obscure* et du *Soleil dans l'œil*. Quoi? Dédier à quelqu'un un poème qui a été écrit en pensant à un autre? On me dira que le lien entre le dédicataire et le poème n'est pas toujours évident, parfois il n'y a même aucun lien visible entre ce que dit le poème et celui à qui il est dédié. Mais j'ai lu Baudelaire, je ne peux pas mimer l'ignorance ou l'innocence, je sais qu'une dédicace a toujours un sens, même obscur. Ce sens, je cherche à le comprendre.

Et pour ce faire, il me faut remonter à mes premières lectures de Pierre-Alain Tâche, qui datent du milieu des années 2000. C'était par exemple *L'Intérieur du pays*. Paradoxalement, ce qui m'avait immédiatement frappé, et requis, c'était la relation de cette poésie au monde extérieur. Des poèmes longs, faisant une large place à des choses vues, à des rencontres de hasard, cette attention ardente, cette porosité à ce qui nous vient du dehors

s'exprimant notamment par deux traits caractéristiques: d'abord un vers long, frôlant presque la prose, privilégiant l'enjambement, un vers que j'avais déjà pu rencontrer ailleurs (mais dans une autre langue, ce qui change toute la perspective), chez Montale; ensuite une abondance de noms propres, noms de lieux ou de personnes, notamment dans les nombreuses dédicaces, qui venaient en quelque sorte trouser le texte. Comment dire: cette poésie n'était pas parfaitement close, sertie, limée, elle ne ressemblait pas à ce que je lisais d'ordinaire dans la poésie française et suisse, elle m'entraînait loin du haïku qui faisait alors mes délices, peut-être blessait-elle encore en moi un certain désir de clôture, de perfection formelle qu'il me faudrait des années pour reconnaître illusoire, besoin illusoire de maintenir ou de recréer une bulle qui avait explosé, et pour toujours, des années auparavant.

Mais pour me décider à livrer ce poème, pour trancher définitivement tous les doutes, il fallait encore qu'un autre événement advînt. Pierre Chappuis a l'habitude de dire que «toute poésie se noue à l'extérieur». Par là, je crois comprendre que non seulement le poème a besoin de s'ouvrir sur le monde, mais que c'est souvent un élément qui vient de l'extérieur qui le fait naître, il a besoin d'un dehors pour oser faire ce bond: apparaître, déboucher sur le réel. Ce hasard, ou ce dehors providentiel, il m'est venu du dernier livre de Pierre-Alain Tâche, *Champ libre I (Carnets 1968-1993)*, qui paraît en ce moment aux Editions de l'Aire. J'étais dans cette hésitation (*L'image ronde*, oui ou non?), j'ouvre le livre avec curiosité, m'arrête à quelques noms propres qui fonctionnent comme des appâts très lumineux (Jaccottet, Jouve, Bonnefoy, tant d'autres) et puis, chose que l'on ne devrait jamais faire, que l'on ne fait d'ailleurs jamais, mais peut-être que le genre du Carnet le permet plus qu'un autre, je lis la dernière page du livre où il est question de Paul de Roux. Voici ces lignes:

«La plume m'est tombée des mains depuis la fin de l'été», m'écrit Paul de Roux. Or je puis bien en dire autant, si je regarde les choses en face. Il y aurait donc une part de destin commun et, partant, un

partage possible, sur ce point, avec le poète qui m'adresse *La Halte obscure*, datant, évidemment, d'avant cette traversée du désert... Il est surprenant que nous nous trouvions, ensemble et simultanément, confrontés au même assèchement. Mais là n'est pas l'important. Ce qui compte, en effet, est que cette confiance me donne à penser qu'il ne faudrait pas hésiter à parler d'un tel manque, d'un tel silence, qu'il ne faudrait pas les cacher, les taire, mais, au contraire, oser communiquer à leur sujet. Et que cela vaut aussi bien pour celui qui confesse son impuissance que pour celui qui en recueille l'aveu et se découvre être dans le même dénuement.

J'ignorais que Pierre-Alain Tâche connût Paul de Roux (je devrai d'ailleurs l'interroger longuement à ce sujet lors de ma prochaine visite rue du Midi), j'ignorais qu'il le lût et qu'il l'aimât, mais peut-être que cette communauté secrète, ce secret dénuement que dit la note de carnet, ce désir ou ce besoin ardent d'un *partage* également, le poème que j'avais écrit l'avait-il deviné, ou entrevu. Toutes les barrières tombaient soudain, comme dans les contes de fée. Je pouvais cesser de rougir et envoyer mon poème pour fêter l'anniversaire d'un grand poète et d'un ami.)

Une compétence dans tous les domaines artistiques

Pierre Wavre

Poète et homme de lettres, Pierre-Alain Tâche a toujours eu beaucoup d'intérêt pour tous les arts. C'est beaucoup plus qu'un passe-temps accessoire où l'on prend plaisir à se rendre au concert, aller au théâtre ou fréquenter les expositions. Il s'y investit pleinement et ses connaissances des œuvres sont profondes. Il saisit leur sens, leur message et vit leur apport artistique essentiel. Il en connaît la forme, se souvient de l'émotion provoquée et les vit avec passion.

Pendant plusieurs années, il a occupé deux fonctions à l'Orchestre de Chambre de Lausanne: membre du Conseil de Fondation et Président de la Commission musicale. Dans les institutions culturelles, on a toujours besoin d'un juriste qui donne des avis de droit et permet de répondre à beaucoup de questions pratiques. Avec Pierre-Alain Tâche, le Conseil a bénéficié d'un conseiller éminent sur la stratégie de l'entreprise culturelle, sur l'avenir des concerts, sur le choix des programmes, sur les caractéristiques de la vie des musiciens. Pendant les années de présidence de la Commission musicale, composée du directeur artistique, de l'administrateur et d'une délégation des musiciens, Pierre-Alain Tâche a mené les débats, dans une ambiance souvent passionnée, en imposant une rigueur et une procédure de travail qui permette d'avancer. Son sens de l'écoute et ses connaissances des œuvres musicales lui permettaient de parler programmes comme un professionnel du domaine.

A la Fondation Leenaards, il a occupé le même genre de fonctions. Comme vice-président du Conseil, il a participé au travail opérationnel du bureau avec cette perspicacité qui le caractérise. Il avait accès à toutes les missions de la Fondation. Mais en même temps, il présidait la Commission culturelle et le Jury des bourses et des prix. La Commission est composée d'une dizaine d'experts, deux par domaine artistique. Elle a pour mission d'évaluer les projets présentés pour obtenir un soutien financier. Le rôle du président et d'animer le débat de façon à ce que l'équilibre des disciplines soit préservé et que les meilleurs projets obtiennent une aide financière de la Fondation pour assurer leur réalisation. Dans ce cadre, les compétences multiples de Pierre-Alain Tâche ont montré quel degré de connaissances il avait dans chaque domaine artistique et, avec son côté visionnaire, il a influencé les choix des projets innovants et de qualité. Avec un bon humour et une habileté pour faire avancer les débats, il a créé une excellente

ambiance de travail, même quand les avis des experts, parfois contradictoires, aurait pu créer des affrontements.

Le jury a désigné chaque année trois prix, en reconnaissance de leurs créations, à des artistes confirmés, ayant un parcours exceptionnel. Il a aussi donné huit bourses pour permettre à des jeunes de grand talent de réaliser un projet déterminant pour leur carrière. Une fois encore, Pierre-Alain Tâche a montré sa vaste connaissance des artistes de notre région.

Avec le recul des années, on voit combien les choix se sont portés sur les grands talents qui ont émergés quelques années plus tard. Son influence a marqué l'évolution des activités artistiques et la découverte des talents dans notre pays.

Note

Flûtiste à l'OCL puis directeur de la Haute Ecole de musique de Lausanne, Pierre Wavre fait partie de plusieurs commissions dans le domaine de la musique, notamment au sein de la Fondation Leenaards, où il a côtoyé Pierre-Alain Tâche.

« Pierre-Alain Tâche a mené les débats, dans une ambiance souvent passionnée, en imposant une rigueur et une procédure de travail qui permette d'avancer. Son sens de l'écoute et ses connaissances des œuvres musicales lui permettaient de parler programmes comme un professionnel du domaine. »



Pierre-Yves Gabioud

Ceuvre inédite, réalisée à la suite du travail pour la couverture de *Dire adieu*, publié par Empreintes en 2013.

>>>

Séparez le feuillet suivant du reste de ce *Persil*, obtenez un inédit de Pierre-Alain Tâche au grand format in-folio, et découvrez l'entier de l'œuvre de Pierre-Yves Gabioud.

Pierre-Alain Tâche

L'eau violente

Les inédits du Persil

L'eau violente

Une fureur élémentaire
se retourne soudain
contre une terre nourricière

– et cent cheminées de volcans
d'évacuer aux plis intimes des vallées
la lave blanche et foisonnante!

Mais, dans le même temps, l'eau violente
offre à l'âme intranquille
(et j'admets alors qu'elle existe)
et son berceau d'eau vive,
et son tombeau de roche.

Rénovation

Restaurer la patience des murs,
une pierre après l'autre,
en affûtant des angles vifs,
où le regard s'aiguïsera!

Puis, au faite du jour,
superposer les lauzes sur les mots
pour protéger la part obscure
et donner, en automne, une chance
à la fragile grappe du poème
mise à mûrir sur un pan de toit lourd!

Cascade de Brontallo

Le message des eaux se perd
(et le cours des mots, avec lui)
quand le flux se change en vapeur,
en queue de cheval ondulant
sous le vent des rochers,

mais pour mieux resurgir
au sortir d'un rapide travers,
où sans que l'on sache trop pourquoi
tout coule de source, à nouveau,
vers d'étroites terrasses à l'abandon,
bientôt couvertes d'écriture.

L'eau jeune

L'eau jeune va plus vite ici
– fileuse de vertige !

Evadée de ses sources,
son temps serait-il compté ?

Parfois, dans la pauvreté des prés nus,
sa course avide vers l'abîme
inflige une balafre scintillante
à la joue glabre et granitique.

(Mais qui voit cette hâte
au détour soudain du chemin ?)

Maggia calmée

A peine au-delà des haies frémissant
d'une pudeur panique,
des bassins paisibles sont bordés
d'os blanchis, de corps apaisés.

Le torrent y laisse entrevoir,
si calme et si profond
qu'un nuage s'y perdrait,
son pur regard d'enfant.

Campo

Pour quel tarot, quel fol espoir,
ces cartes roses, dans le pré,
plantées là sous un bleu laiteux ?

Si c'est un gué de pierre
vers ce qui nous échappe,
où coule l'eau vert tendre des prés ?

Et les rives ? Plus rêvées que visibles.
Il n'y a plus ici d'assises sûres.
L'abîme engloutit lentement la maison
que le feu de Dieu a noirci.

L'éternité

Encore un clocher rose dans les prés
vers lequel remonter,
sur des œufs volés aux rivières,
jusqu'où le regard, puis l'esprit,
n'ont que vertige et vide à ressasser
devant les Vierges paysannes
et les pauvres saints enchâssés
dans le crépi d'un blanc cassé!

Mais soudain, non loin du parvis,
dans un enclos tondu de frais,
le parfum de l'éternité
sous la discrète odeur du serpolet.

Walser

La main cardait aussi les peurs,
qui filait la quenouille,
près des poules en cage,
au pied du lit court que veillait
la petite barque des songes
dont les trois voiles sont
des plumes de ramier.

L'œil tenait tout cela
entre ses serres.

Puis un jour un vieux s'en allait
par la porte de l'âme

A Bosco-Gurin

Quel sang clair a rougi
la patte courte des chocards ?

La muraille des écuries
contient leur houle continue
sur le pierrier des toits.

Le silence serait inquiétant
si le voyageur ne savait
qu'ils ne sont pas ici
les messagers de l'au-delà,
mais les gardiens mystérieux
d'un haut pays glacé
qu'il a connu là-bas et qu'il rejoint,
derrière les crêtes du couchant.

Retour manqué

Les mots auront serti le lieu
dans l'étroit chaton d'un instant

– et peut-être eût-il mieux valu
n'y jamais retourner...

Car il aura suffi d'une fleur nouvelle
au jardin qui n'a pas changé
ou d'une ombre apparue sur un seuil,
que l'on croit reconnaître en passant,
pour que le jour entier
(et l'entier du village avec)
bascule dans le même
au-delà du rempart que faisaient
les longs rangs de fumiers.

Mais aussi

Mais aussi, parce que le regard se souvient,

(dans le ressassement du déjà dit,
qui n'a pas trouvé juste accord)

la timide rousseur de l'oseille
au front des foins mûrs secoués de vent,
le *laudate* païen des jeunes feuilles,
et partout, dans l'ombre fraîche des talus,
une harde de béliers nains,
d'où surgira bientôt
la crosse épiscopale des fougères!

Petits bergers

Ils monteront par l'échelle sans fin,
à même la falaise,
jusqu'à la bergerie de pierre sèche
où l'été règne, en solitaire.

Parfois la vipère ou le vide
accouche d'un prénom gravé,
avec la date, à même le rocher.

Et quand la mère arrive,
avec le pain de la semaine,
il est trop tard.

Place de Sonlerto

Les escaliers irréguliers
menaient à la soupe du soir.

Ils étaient aussi les gradins
d'un très étroit amphithéâtre.
Un deuil, une annonce publique
ou le temps compté des palabres
y rassemblait parfois
tout un village avide d'écouter.

Puis chacun,
sans hâte et sans bruit,
retournait vers sa nuit.

Une leçon de Botta

L'édifice est dépris
de deux paumes orantes.

Botta relève l'ancien lieu
dans l'ellipse tronquée,
où l'avalanche du regard
remonte jusqu'au ciel.

Le silence est immense
et chaque être affrontant
la nudité du Crucifié
le porte en lui, chevillé.

Resserrer, comme il fit,
le monde impossible à nommer
et la violence de l'énigme!

Avec des mots de marbre et de granit.

Et poser un doigt sur la bouche
d'un pan de soi, toujours obscur,
qui n'a pas accepté l'espérance
et qui, pour si peu, malgré tout,
ne renonce pas à parler.



P. Y. G. 2014



110

D'une trilogie mémorable

*Dessins, fusains et pastels
de Martine Clerc*

En 1993, Empreintes publie *Noces de rocher*, avec huit dessins de Martine Clerc. L'édition de tête, sur vélin d'Arches, est accompagnée d'un des dessins originaux; quatre exemplaires hors commerce sont accompagnés d'un dessin non retenu. Le coffret, bleu nuit, est de Carmilla Schmidt. Le tirage courant reproduit les dessins, comme ce sera le cas pour la suite.

Dix ans plus tard paraît *Sur la lumière en Anniviers*, avec, cette fois, onze fusains. Un est en ouverture, un autre en clôture, et trois cahiers de trois fusains rythment le recueil. Des exemplaires de tête sont réalisés, avec un fusain original, sous un coffret toilé rouge, conçu par Jacques Menétrey. Quinze exemplaires, dont sept hors commerce. Quatre exemplaires sont accompagnés d'un fusain non retenu.

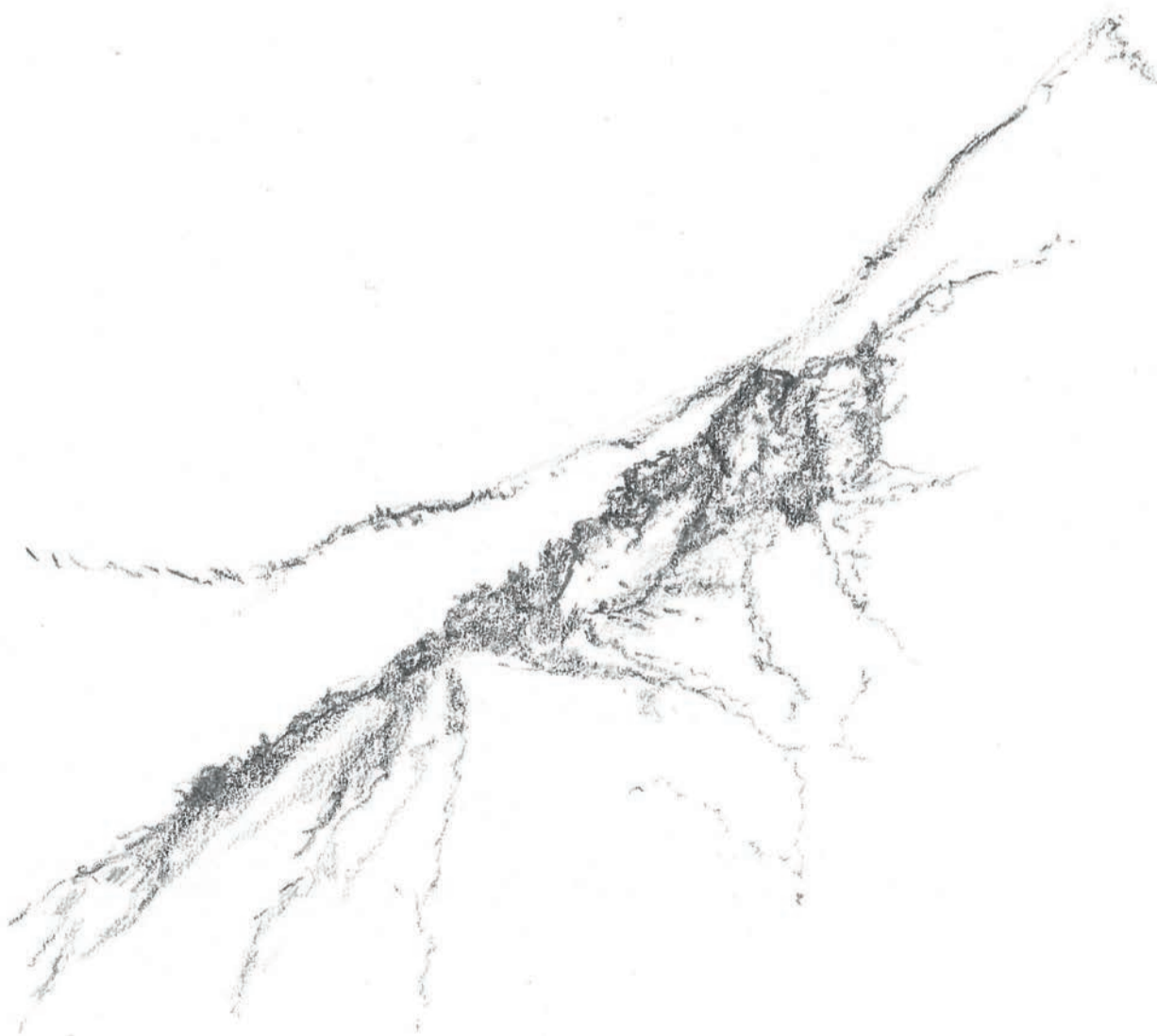
Cinq ans plus tard, en 2008, paraît *Forêt jurée*, dernier volet de la trilogie, en quinze ans. Cette fois, Martine Clerc utilise le pastel. Couleurs! Quinze œuvres, dont quatorze en regard des poèmes de la partie éponyme, et un à la fin du recueil, en point

d'orgue. A nouveau, quinze coffrets sont réalisés, par Jean-Pierre Walther, de l'Atelier-Musée Encre & Plomb, avec un pastel original: pour corser l'aventure, nous utilisons quatre couleurs de toile différentes, en fonction de la dominante du pastel: bleu, vert, jaune et vieux rose.

Tous ces tirages de tête ont trouvé immédiatement, parmi les amis des auteurs et ceux d'Empreintes, des acquéreurs heureux!

Les œuvres de Martine Clerc reproduites ci-après ont été choisies dans les dossiers de l'époque; rare privilège de l'éditeur que de pouvoir entrer dans l'atelier du peintre, qui, évidemment, propose bien plus d'œuvres que nécessaires, au moment de boucler le livre. Et les moments du choix, en commun, restent des cadeaux qui marquent la vie d'un éditeur et qui donnent sens à son obstination.

Alain Rochat



Regard double

Martine Clerc

Être là, présent à l'instant, ouvrir le regard, voir, saisir les signes qui ouvrent à tout l'espace, celui de la pensée aussi, est une forme de leçon qu'a instillée en moi la poésie de Pierre-Alain. Et aussi être sensible aux mouvances, comme celles de la lumière qui, de même que nos humeurs, module, transfigure le familier, fait surgir du paysage des images, des formes demeurées jusque-là inaperçues. Pas plus qu'« on ne se baigne pas deux fois dans la même eau » on ne verra deux fois la même chose, de la même manière.

Ainsi, être amenée à illustrer trois recueils de poèmes que Pierre-Alain a écrits, au sein de nos montagnes du Val d'Annivières, a représenté pour moi une forme d'aboutissement de nos cheminements intérieurs: tenter de parvenir à une cohérence, qui part bien d'une co-errance, ne peut être que le fruit d'une longue complicité, que nous avons eu la chance de pouvoir nourrir, de même qu'avec ces lieux devenus suffisamment proches à tous deux pour pouvoir projeter d'en faire un projet commun.

A la lecture des poèmes du premier recueil, *Noces de rocher*, ma perception du paysage environnant a acquis une autre dimension. Et c'est ainsi un double regard qui a conduit mon crayon: celui porté sur les roches qui me faisaient face, et celui que me renvoyaient les images poétiques, l'un renforçant, aiguisant, ou modifiant l'autre, et réciproquement, ce qui fut pour moi une expérience totalement nouvelle. Cela m'a aussi amenée à mieux « lire », à entrer plus profondément (car il en est comme du « voir ») dans la poésie de Pierre-Alain, dont la richesse métaphorique invite à une compréhension, une perception sans cesse renouvelée, jamais figée, que le dessin ne peut vraiment atteindre.

L'expérience a été un peu différente pour le second recueil, *Sur la lumière en Annivières*. Pierre-Alain m'avait parlé de son projet avant même d'en avoir écrit les textes. Le thème de la lumière lui importe toujours et il souhaitait, là, me le faire partager. Certes, nous en avions souvent parlé, observé ensemble ses variations – l'émergence soudaine d'une couleur, d'une crête, d'un relief, et sa disparition aussi soudaine et mystérieuse. C'est donc, cette fois, mon seul regard, le plus souvent intérieur, réanimation d'un souvenir, d'une sensation, qui a guidé l'illustration. La confrontation qui a suivi lors de la lecture des poèmes, m'a, alors, donné le sentiment d'entrer vraiment dans le regard de l'autre, réaliser intimement la coïncidence ou la distance entre les images poétiques et ma figuration, nos deux visions.

Avec *Forêt jurée*, « Zau zoura » en patois anniviard, Pierre-Alain nous emmène vers des images d'enfance, au travers des sentiers forestiers, au-dessus du village. Ceux-ci sont maintenant balisés et répertoriés par un petit guide qui nous en propose le cheminement en quatorze stations, chacune ayant ses caractéristiques propres. Connaissant très bien ce parcours, et ayant lu déjà les poèmes, leurs allusions aux « Correspondances » de Baudelaire, source aussi d'images singulières, les miennes se sont forgées librement, sans réflexion particulière, comme en écho, en reflet, la couleur des pastels animant le flux.

Enfin, un dernier ouvrage auquel je suis un peu associée avec une seule illustration et ses variations: *La Quête continue* (Editions de la revue Conférence, 2016) – dont le titre montre bien que le chemin de Pierre-Alain se poursuit, ce qui se confirme par ses publications plus récentes et celles à venir.

Note

Pour ce qu'ils m'ont permis de vivre et de réaliser ainsi, je tiens à dire ma reconnaissance à nos éditeurs, Alain Rochat et François Rossel, pour leur engagement, l'attention qu'ils ont mise à trier, choisir, dans la multitude de mes tentatives, celles qui leur paraissaient le plus en accord avec leur ressenti des textes poétiques. Un regard tiers donc, plus extérieur celui-là, mais qui renvoie bien aussi au vécu de l'autre.



Jardin sacré, secrète forêt

Aurélien Baud

Le Gymnase du Bugnon, et notamment sa file de français, avait décidé de participer vigoureusement au Printemps de la poésie 2020. Ainsi, vingt-six rencontres avec des poètes étaient planifiées, sur une semaine, touchant pas loin de la moitié des élèves de l'établissement. Une Nuit de la poésie était prévue le vendredi soir au Théâtre 2.21, à Lausanne.

J'avais proposé à mes élèves de troisième année de lire un corpus de textes de Pierre-Alain

Tâche, autour de la «trilogie d'Anniviers» : le premier texte de *Noces de rocher*, puis la partie centrale éponyme, «Sur la lumière en Anniviers», «Forêt jurée», et le dernier texte, «Les fruits du sorbier ont rougi». Aventure de lecture collective, où le maître tâtonne aussi bien que ses élèves, où les hypothèses de lecture s'infirmement et se confirment, magnifiques dialogues interrogeant une œuvre où beaucoup ont trouvé à s'é mouvoir.

Tout cela brutalement interrompu; tous se réjouissaient de recevoir Pierre-Alain Tâche. Le travail a continué, à distance, cahin-caha.

Aurélien Baud a accepté de livrer sa lecture de «Forêt jurée». Je n'ai rien corrigé, parce qu'il n'y a rien à corriger. Aurélien aura dix-neuf ans le 5 décembre prochain. Continuité de la poésie...

Alain Rochat

Une randonnée, un périple, un voyage initiatique, voilà dans quoi nous emmène Pierre-Alain Tâche. Comme un compagnon, distant toutefois, il nous sert de guide dans cette vallée qu'il connaît, qu'il révère, à laquelle il doit beaucoup : Anniviers. Tantôt avec le regard d'un enfant émerveillé, plus tard d'un adulte revenant au lieu des origines, enfin avec la maturité de l'âge avancé, c'est par les multiples perspectives du narrateur que le lecteur voyage successivement.

Au milieu des mélèzes d'Ayer, il semble que le poète revête des habits de communiant. Dans cette forêt «jurée» qui annonce un serment, un secret, du moins un mystère, le lecteur est invité à saisir le fugace : le parfum d'un conifère, l'éclat du soleil entre les branches, le chant du torrent qui dévale la pente. En parfait initié, le poète, sans cesse, ne peut que retourner en ces lieux, endroits de révélations et peut-être d'illuminations.

La montagne, tantôt corne d'abondance aux mille secrets d'apothicaire, tantôt piège dangereux voire même fatal, revêt sublimement ces deux facettes changeantes dans la relation complexe qu'elle établit avec ceux qui veulent bien s'y lier. Ce qui s'y joue est certainement du domaine de la foi, du moins du sacré. Au cœur des ses forêts, sur ses crêtes, ses arêtes et le long de ses bisces, l'humain s'efface, au sens noble du terme, au profit du tout auquel il s'offre, la communion semble alors pleine et profonde.

Comme une invitation à ne faire qu'un avec ce qui nous entoure, ces poèmes nous chantent la nature, non pas en opposition à la civilisation, mais en véritable partie prenante de l'identité. La montagne est une rencontre, une partenaire qui apporte plus au poète que celui-ci ne le fait. Correspondances entre l'humain et ce qui l'entoure, correspondances en fait, au sein d'un même tout. Les êtres se relient, se parlent et s'appellent, comme le mélèze vient taquiner le ciel, le torrent caresser la montagne, qui elle-même offre en présent le spectacle, tant interne qu'externe, de ses manifestations.

C'est au cœur de cette foison que revient le poète, le lecteur l'accompagnant alors. Difficile en revanche, de toucher à l'abso-

lu qui nous est présenté. C'est peut-être, en effet, car la magie que l'on découvre en ce lieu n'agit que sur des sensibilités particulières, élues presque; à nous maintenant, l'œil affuté, l'oreille aguerrie et la conscience aiguisée de nous ouvrir à notre propre «forêt jurée», celle à laquelle nous nous attachons, celle qui nous sert de ressource, de point de halte, de boussole en somme avant de repartir à l'affront, celle qui ne nous quittera jamais vraiment, car elle est désormais, une part de nous-mêmes.

Notre propre «forêt jurée» donc, notre *zau zoura* pour le dire à la manière locale, et ces mots ont toute leur importance. Qui de mieux que ces termes populaires, paysans, ancestraux et surtout oraux pour transmettre le savoir autour de ce lieu? Il y a en effet dans le poème éponyme la marque du temps passé, qui se répète ensuite indéfiniment dans le présent, comme un cycle, une régénération.

J'allais à la Forêt Jurée, en ce temps-là,
par le biais d'anciennes prairies

Le poète ne découvre rien de nouveau, mais quelle prétention effarante cela serait! Précédés par des siècles de passage, humains ou non, nous ne sommes pas ici pour découvrir, mais pour comprendre, et s'émerveiller, pour honorer aussi. Ainsi, en ce temple aux vivants piliers, il est d'usage de rendre hommage à ce qui nous entoure. Or, chose étrange, il n'y a nul besoin de recourir à des offrandes, c'est bien plutôt la Montagne qui s'en charge.

La centaurée et l'œillet des chartreux
me tenaient lieu de guides.
Je ne connaissais pas le cri du bruant fou
et j'étais oint d'une huile de joubarbe.

A nouveau, cependant, il s'agit d'être initié. Cet éveil ne saurait que rarement être total, tant la marche vers celui-ci est longue, traversant tous les âges de la vie. La promesse d'une sagesse absolue n'est pas certaine, mais les heures passées à la

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

traque du mystère qui se déroule au cœur de la forêt ne peuvent laisser indifférent.

C'est là-haut que je vais,
que je monterai, tant que je le puis encore,
écartant l'abondante luzule,
au-devant de ce mot qui m'attend,
depuis l'enfance, sous la mousse,
et qui me donnerait la clé.

Cette quête, pourtant, semble bien souvent désespérée. N'aurions-nous pas perdu le lien qui nous tenait au cœur de la « Forêt jurée » ? N'étions-nous pas des éléments de cet immense tout qu'il s'agirait de retrouver ? Est-ce seulement possible ? Ces questions resteront sans doute sans réponse ; alors, comme une invitation à l'émerveillement, comme un retour à l'enfance, à la spontanéité, le poète semble nous dire : ne faites pas appel à votre raison, écoutez uniquement vos sens, et peut-être qu'alors, la clarté s'installera.

La clairière où l'enfant a compris
qu'il est des choses infinies
demeure un lieu vaste et sacré.

*« La montagne, tantôt corne
d'abondance aux mille secrets
d'apothicaire, tantôt piège
dangereux voire même fatal,
revêt sublimement ces deux
facettes changeantes dans
la relation complexe qu'elle
établit avec ceux qui veulent
bien s'y lier. Ce qui s'y joue est
certainement du domaine de la
foi, du moins du sacré. »*

Poète du jour clair

Marion Graf

En vers et en prose, la poésie de Pierre-Alain Tâche répond à des rencontres, des circonstances et des territoires très variés : on croirait presque que rien ne saurait prendre en défaut sa vigilance et sa ténacité ! Dans ma bibliothèque, *Sur la lumière en Annivières*, paru en 2003, est sans doute de tous ses livres l'un de mes préférés : pour la belle facture que lui ont donnée les Editions Empreintes, autant que pour le dialogue silencieux qui s'établit au fil des pages entre les poèmes et les fusains de Martine Clerc ; mais c'est surtout la voix du poète qui me happe avec une insistance un peu énigmatique, car ce livre, même lu et relu, garde une densité secrète.

Ces poèmes sont nés de l'expérience profonde d'un paysage parfaitement circonscrit, d'une connaissance exacte des saisons de cette haute vallée valaisanne que Pierre-Alain Tâche fréquente depuis l'enfance, très présente dans sa poésie, et dont ici encore, il sait faire surgir à nos yeux, à traits précis, le caractère et la vigueur : « Eau vive et murmurante entre les prés », mélèze « électrisé » « paru ce matin sur la crête », ou cet été qui « grésille, en milliers d'élytres, / dans l'accablante clameur du val ».

M'intrigue et me séduit dans ce livre le dispositif presque narratif selon lequel le poète entrelace deux thèmes : la lumière et

l'aventure de la parole. Avec les années, nous dit-il, la volonté de donner sens s'est estompée, et l'espoir même d'accéder au paysage par les mots semble de plus en plus illusoire (« Il ne veut pas être décrit » ... « Il ne se laissera pas dire » ... « lieu de la lecture impossible » ...) ; face à ce soupçon, ou à ce désenchantement, la lumière prend en quelque sorte le relais. Dans ce paysage vertical, « elle » est à l'oeuvre, « elle » agit, révèle, efface, sculpte, « fermente dans un rocher », « elle va, elle passe sans fin / tire à elle une crête, / bascule où elle n'est pas ». C'est bel et bien « elle » qui semble dénouer la parole : « Son appel inaudible me touche / à l'épaule quand je marche avec / le regard tourné vers le dedans. » Dans la dernière partie du livre, la lumière semble même s'incarner dans le personnage fictif d'« Hélène », mystérieuse figure empruntée à Pierre-Jean Jouve et qui, distante et complice, hante dans plusieurs livres l'imaginaire de Tâche.

Sur la lumière en Annivières est un recueil inspiré, récit d'une expérience dont on ne touche pas le fond ; Pierre-Alain Tâche s'y montre le poète du jour clair et de sa traversée complexe, mot à mot.



Claire Nicole

A l'initiative de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, et du responsable de la réserve précieuse, Silvio Corsini, Claire Nicole et Pierre-Alain Tâche proposent à Empreintes douze lavis et une suite de poèmes, intitulée *Elégie d'Ayer* (2017). L'œuvre de Claire Nicole reproduite ici fait partie de la série de lavis à l'origine du projet.

Olivier Beetschen

*Poème de circonstances
atténuantes*

Disons-le tout net. Ce jour-là,
je me faisais l'effet
d'un Ostrogoth venu s'égarer
sous les ors et les moulures de l'Elysée.

Pour ne pas jouer le rôle du gnafron,
j'avais convoqué les mânes de Villon,
chaussé les godasses de Cendrars, et rejoint
Rodari, Tâche, Mason, à Ouchy.

Nous devions mettre au point l'*Esprit de Belles-Lettres*¹.
L'un soignait sa toux à force de Marlboro,
l'autre maniait le verbe à fleuret non moucheté.
Tâche, lui, avait la parole accessible, la rondeur vaudoise.

Il me rassurait. Dame! La mission n'était pas facile.
Je n'avais jamais porté ni béret ni monocle,
n'avais oncques écrit d'ode sans qu'elle ne ferraille,
ou ne déraile, ou résolument n'élucubre.

Or il fallait rédiger un texte qui articule
les différentes parties de l'*Esprit*. D'abord,
lire les contributions. Puis en saisir la quintessence.
Puis la restituer en une page, sans espoir de retouche.

Ceci en une heure. L'épreuve du feu. Que l'on songe
à mes voisins. Tous maîtrisaient la rhétorique et la sémantique.
L'un arpentait les prétoires, l'autre les arcanes de l'esthétique,
quand j'avais en la matière l'habileté d'un aurochs.

Je m'élançai néanmoins. Comment me soustraire à la joute?
Mon texte fut un violent orage où tout se disloquait, se démâtait,
se débinait, je crois. Il évoquait des naufrages, des débris, des radeaux.
Sans le savoir ma prose annonçait un autre déroutage.

Nous nous lûmes. Ô surprise. Mes collègues avaient pondu des pages
aussi déjantées, aussi potaches, aussi bravaches que leurs prédécesseurs
Pinget, Rochaix, Buache, Romains... Magie des jubilés?
D'un coup, mes adversaires étaient devenus des copains².

Notes

¹ *La Revue de Belles-Lettres*, 1982, 4, intitulée
« Esprit de Belles-Lettres », paraît en juin 1983
« pour le divertissement des voyageurs et des
adolescents ».

² Cf. *Les Copains* de Jules Romain, dédié aux
Bellettrien de Lausanne.

François Debluë

Intimités

(Songeant à Vallotton)

(Choix)

1.

De sa main droite elle enlace
la nuque de celui qu'il s'agit de fléchir
– tandis qu'à l'oreille
elle lui chuchote mille tendresses

Lui se laisse faire
penche doucement la tête
– sa jambe droite
déjà pressée contre celle de la femme

Le canapé qui les accueille
est vaste noir profond
– prêt à tous les basculements.

2.

Assise
mains croisées devant elle
raide et sévère sur son siège
elle assiste impassible
au désespoir de l'homme
affalé sur la table devant lui

La tête enfouie entre ses mains
épuisé il chiffonne
un mouchoir plein de larmes
dérisoire drapeau blanc
impuissant à obtenir
la moindre trêve
de celle qui ne pardonne rien.

3.

A l'ombre du soir
sur la table le bouquet
paraît de grandes roses noires

Dans sa longue robe blanche
mince élégante
plus jeune que jamais
avec des airs de modestie
elle tire son épingle du jeu
– se laisse étreindre
par l'homme au costume sombre
qui bientôt l'entraîne
vers le lit double derrière eux.



Laurence Verrey

*Poème pour
Pierre-Alain Tâche*

*Je ne sais ce qui, profond,
pousse en moi comme le liseron*

Pierre-Alain Tâche,
Le Jardin du Midi

Par l'aile ou la racine agrandir
sans faillir l'espace ou la pensée
laisser l'incertitude au vol sûr des martinets
qui savent que le temps presse

alors on fera attendre la visiteuse sur le seuil

on verra cerclés d'or les yeux de la chouette
percer la noirceur nocturne
s'accumuler les piécettes du regard
et tomber sans bruit ses proies

Quand la forêt perpétuelle respire
au revers de la pente et du roc
elle nourrit le bleu de l'ombre sainte
redonne au sens sa profondeur natale

14 juillet 2020

Sylviane Dupuis

Le mur-cosmos

*4 poèmes extraits de
« Suite pour Fernando O. Nanetti »*

*pour saluer les 80 ans
de Pierre-Alain Tâche*

Jacob
arc-bouté
face à plus fort que lui

jour après jour il s'obstine
dans son corps à corps avec
le mur, qui dicte!

Solitaire, malgré
tant d'âmes congénères –

devenu monde
pour lui seul,

il recompose
par *magnétique attraction*
l'espace décomposé

depuis ce centre qui est
soi

A défaut

gravant les étoiles de son ciel
sur ce qui l'obstrue,

tirant de l'opacité
lumière

et de son baignoire, bain
de jeunesse

Face au mur, il est dieu
il jongle avec les astres,
les planètes, les lunes

il vole à toute vitesse
parmi les villes
réinventées,
immobile démiurge *connecté*
au branle universel

il règne! – et s'illimite
la prison
du monde

Note

Fernando Oreste Nannetti (1927-1994) a été interné pour schizophrénie à l'hôpital psychiatrique et judiciaire de Volterra, en Toscane (aux conditions de vie concentrationnaires). Durant neuf ans, à l'aide de l'ardillon de sa boucle de ceinture, retranché dans le mutisme, il a couvert (sur une longueur de 70 mètres) les façades de pierre de la cour de graffitis, lettres, signes et dessins formant un sorte de journal intime, qu'il réalisait au vu de tous durant l'unique heure quotidienne à l'air libre accordée aux prisonniers – mais en le rendant presque illisible. Son œuvre scripturale, photographiée, transcrite et déchiffrée, a fait l'objet d'un film, *I Graffiti della mente* (Rome, Blue Film, 2002 – P. N. et E. Manoni), d'une exposition et d'un catalogue (*Nannetti*, Infolio/Collection de l'Art brut, 2011 – L. Peiry, dir.) et récemment d'un livre de Lucienne Peiry: *Le Livre de pierre*, Allia, 2020. Les mots figurant en italique sont ceux (traduits) de Nannetti.

Jean-Dominique Humbert

*Dans l'allée
du matin*

Pour Pierre-Alain Tâche

Maintenant dans l'été
que l'on reviendrait bien
de mémoire à l'entrevue des persiennes

dans la patience des heures
où passent les lieux les refuges
d'ici et de plus tard les êtres des demeures

à ces mondes
que le nom a emmenés
de son regard

On entendrait la faille l'infranchissable
où voir est sans secours

mais aussi la voix de celle
qui attend dans la pierre

Des pas de terre de vent
de ciel qui se souvient

de l'éclair de l'instant

de ces temps croisés

Dans l'allée des pages
c'est un matin qui se découvre
à tenir ta parole

Alain Rochat

Equinoxe

*Oratorio de Pâques (extraits)*¹

Pour Pierre-Alain, qui « connaît la musique »...

Mésanges

Une mésange – du prunier aux vignes
des vignes au prunier vole et passe
plastron jaune exhibant le printemps
dans le rose des fleurs du pêcher
– une mésange vole et appelle

Et soudain l'autre – d'où venue ?
tournoie et joue dans les branches
s'approche s'enchant – une mésange
et deux – un message à tire-d'aile
l'une l'autre virevoltant dans les arbres
se cherchent se trouvent se perdent.

Carrousel

Perce-neige, primevères, pâquerettes
c'est le carrousel des demoiselles
« Allons ! Vite, courons ! »
rejoindre le bal des nivéoles

Perce-neige, primevères, pâquerettes
c'est le tic-tac des étoiles éternelles
« Ô esprit frileux des hommes ! »
« que le rire et la joie
emplissent nos cœurs ! »

Notes

¹ Œuvre en cours de création, musique de Jérôme Berney. La première est prévue le 21 mars 2021.

² Les expressions entre guillemets sont empruntées au livret de la cantate de Bach BWV 66, texte du rôle de Marie de Magdala.

Françoise Matthey

Les pivoines d'Exergillod

Pour Pierre-Alain Tâche

Parce qu'il y eut *les pivoines d'Exergillod*
celles qu'année après année
après un long voyage
une frontière
je retrouvais
ces pivoines dont *l'éclat sourd et la fausse pudeur*
attisaient tous mes sens
j'ai laissé mes pas te suivre

Parce qu'il y eut cette *halte d'Exergillod*
qu'à ma surprise tu connaissais
qui m'ouvrait pour quelques mois le paradis
neiges éternelles
sonnailles des troupeaux
sentiers vertigineux
j'ai laissé mes pas te suivre

Parce qu'il y eut *Greffès*
et *Ventre des fontaines* que j'emportais
uniques compagnons
dans un chalet d'alpage abandonné prêté
pour des jours d'immense liberté
j'ai laissé mes pas te suivre
pour les ivresses futures
pour le bleu de la nuit
le droit donné aux mots

Quand bien même *la pente éclatante*
était parfois d'éboulis de mystères
j'ai laissé mes pas te suivre
laissé mûrir le temps qu'il le fallait
énigmatiques instants
initiations secrètes

Recueil après recueil
entre éphémère et durable
si souvent éblouie comme au détour d'une sente
lorsque *le chemin va bordé de signes purs*
j'ai habité *le poème qui sauve*
Noces de rocher
Etats des lieux
Forêt jurée
L'Inhabité
et tant d'autres encore

J'ai habité racines et failles
eaux bondissantes
plaidoyers aux abords des rimayes

Elevée avec toi *par degrés*
jusqu'au primordial de l'instant
jusqu'à l'abrupt
l'autre versant
l'autre lumière
dans la courbe des ombres
des vents
des graminées
je ne peux que te dire
à toi poète et ami devenu
ma profonde gratitude

Judith Chavanne

Pour Pierre-Alain

*Le monde alors résonne d'une manière si fulgurante et si profonde dans
(...) mon espace intérieur, que la trace qu'il y dépose laisse en moi (...)
le fort sentiment de n'exister alors que pour acquiescer à cette blessure.*

Pierre-Alain Tâche, Carnets 17.VII. 70.

Apparition de l'oiseau à gorge rouge
sous le feuillage toujours généreux du cerisier.

Un soupçon de feu dans le vert ;
on croirait presque
simplement une feuille.

Mais qui frémit, qui bouge
sans aucun vent.

Au fond de soi aussi, qui vibre,
comme le double de l'oiseau dans sa verte nasse,
quelque chose de fervent.

Un simple soupçon de bleu entre les nuages ;
puis, c'est bientôt plus que cela :
une déchirure dans les cavités d'air
et de vent – mais heureuse ;

et les nuages semblent du papier de soie
au bord d'un horizon deviné, dérobé,
au bord du bleu désirable.

Ce qui s'ouvre alors au dedans de soi,
ce qui presque s'affole,
ce qui bat comme voiles au vent,
comme la joie...

Parce que fut brièvement entraperçu
un lambeau de lumière bleue.

J'ai redressé la pivoine au jardin
afin que depuis la fenêtre je la voie
qui presque me fait signe.

Un ami à quelques pas qui vous hèle
dont la main un peu s'agite :
en ce seul instant, fébrile,
chacun alors ressaisit sa vie.

Que gagne pourtant la pivoine
à mon regard ?

Quand devant elle haussée sur sa tige
me viennent à moi de subreptices racines.

Michel Dugué

Ici

pour Pierre-Alain Tâche

A un mille de la côte les eaux
se changent en brumes.
Peut-être se soulagent-elles
d'un poids trop lourd ou
veulent-elles nous dissimuler
la ligne d'horizon.
Cependant elles n'échappent pas
à la torche enflammée jetée au milieu d'elles et qui
bientôt s'épuise ainsi ce vol d'oiseaux criards.

L'avons-nous entrevu du haut de l'estran
où nous marchons malaisément
sur un cordon de galets ?

Derrière nous les terres s'allongent
dans l'ombre des arbres.

Ne serait-ce pas un livre ouvert
qui va plus loin
que ne vont les mots ?

On peut y croire sans savoir où il va
ce livre.

Installé ici
à demeure, dirait-on.

Epris peut-être
du volume des tilleuls
dans les jardins clos ou au rivage
des pins maigres giflés par gros
temps
d'éclats d'eau.

A l'horizon le mer se finit
d'un coup seul
comme un au bout de sa vie
sur l'ourlet miroitant
cousu sur du blanc.

l'air hésite
à s'éclaircir
comme s'il voulait
ne pas s'ouvrir
conserver en lui
le bruit du flot
ainsi une veille
un feu.

Lumière impassible
(elle ne trébuche pas).
Chaque chose travaille
à son éternité.

Le silence ou son double
celui qu'on entend, par
exemple, dans
un feu de feuilles sèches
s'invite à l'intérieur de soi.



Bibliographie de Pierre-Alain Tâche

La présente bibliographie, établie sur la base de celle – chronologique – fournie par les Editions Empreintes, regroupe les œuvres de Pierre-Alain Tâche par maisons d'éditions. L'ordre des enseignes est déterminé par l'année du premier volume publié. Les publications uniques sont regroupées à la fin.

Aux Cahiers de la Renaissance vaudoise (Lausanne)

Greffes, 1962

La Boîte à fumée, 1964

Aux éditions L'Age d'Homme (Lausanne)

Ventre des fontaines, 1967

P. Chappuis, P.-A. Tâche, P. Voélin, F. Wandelère, *Quatre Poètes*, coll. « Poche suisse » n° 172, 1998

L'Intérieur du pays, coll. « Poche suisse » n° 205, 2003

Aux Editions Bertil Galland (Vevey)

L'Elève du matin, 1978

L'Inhabité, 1980

Aux Editions de l'Aire (Lausanne, Vevey)

Le Jardin du midi suivi de *Temps sauvé*, 1984

Le Mensonge des genres, 1989

Jour après jour, 1993

Chroniques de l'éveil, préface de Patrick Amstutz, coll. « L'Aire bleue », 2001

Ailleurs commence ici, 2018

Champ libre I (Carnets 1968-1993), 2020

Vues sur Cingria, 2020

Aux éditions La Dogana (Genève)

Le Dit d'Orta, 1985

A Hauteur d'instant, in : Anne Perrier, Pierre Chappuis, Pierre-Alain Tâche,

Pierre Voélin, Frédéric Wandelère, *Arts poétiques*, 1996

Reliques, 1997

Fresque avec ange, 2012

Aux Editions Empreintes (Lausanne, Moudon, Chavannes-près-Renens)

Buissons ardents, encre et dessins de Jean-Paul Berger, 1990

Noces de rocher, dessins de Martine Clerc, 1993

Le Rappel des oiseaux, 1997

L'Etat des lieux, 1998

L'Inhabité suivi de *Poésie est son nom* et de *Celle qui règne à Carona*, coll. « Poche Poésie » n° 14, 2001

Sur la Lumière en Anniviers, fusains de Martine Clerc, 2003

Nouvel Etat des lieux, 2005

Roussan, 2006

Forêt jurée, pastels de Martine Clerc, 2008

Dernier Etat des lieux, 2011

Dire Adieu, couverture de Pierre-Yves Gabioud, 2013

Elégie d'Ayer, lavis de Claire Nicole, 2017

Clarté des pertes, 2020

Chez Lyric Editions (Ottawa)

Sur un Vallon, aquarelles de Chan Ky-Yut, 1999

Cor magis, aquarelles de Chan Ky-Yut, 1999

Aux édition Le livre pauvre (Paris, hors commerce)

Le Foudroyé, gouaches d'Alexandre Hollan, 2001

Vallée, fusains de Martine Clerc, 2006

Naître, à l'orée, aquarelles d'Alexandre Hollan, 2007

Aux éditions Zoé (Carouge)

L'Air des hautbois, Variations sur la Folia, 2010

L'Idée contre l'image, 2013

L'Ombre d'Hélène, 2015

Aux Editions de la revue Conférence (Paris)

La Voie verte, 2010

La Quête continue, dessins de Martine Clerc, 2016

Chez d'autres éditeurs en Suisse

Herbier des failles, illustrations de Jean Otth, hors commerce, 1969 (rééd. Lausanne, Julien Bogousslavsky, 2005)

La Traversée, Lausanne, Payot, 1974

Les Yeux du temps, photographies de Maurice Blanc, Denges, Roth & Sauter [Au Verseau], 1988

Rumeurs sous images, « Le Déluge » de Charles Gleyre et « Polyphème » d'Emile David, Lausanne, Les Amis du Musée, 1994

Pierre-Alain Tâche: une Poétique de l'instant, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 2006

D'après l'Obscur, pointes sèches de Catherine Bolle, Genève, Editions Traces, 2013

Le Corps unique, aquarelle de Claude Garache, Genève, Editart – D. Blanco, Genève, 2013

Venise à main levée, Genève, Le Miel de l'ours, 2016

Chez d'autres éditeurs en France

Les Instants du regard, en collaboration avec Jean-Paul Berger, Issirac, Editions Solaire, 1980

Poésie est son nom, Paris, L'Alphée, 1985

Celle qui règne à Carona, avec deux aquarelles de Gérard de Palézieux, Roubaix, Editions Brandes, 1994

Une Réponse sans fin tentée, Strasbourg, Editions L'Atelier contemporain, 2015

Cor magis, lithographies de Claude Garache, Préface de Bernard Noël, Paris, Les Amis du livre contemporain, 2020

Pourquoi Follain?, Clichy, Editions de Corlevour, 2020

Chez d'autres éditeurs en Belgique

Présent composé, Harnoncourt, L'Apprentypographe, 1986

Bruissements, en collaboration avec Alexandre Hollan, Bruxelles, La Pierre d'Alun, 2005



Arthur Billerey

pierre,

*Ce poème sera le seul moment où je me permettrai
de tutoyer le grand poète Pierre-Alain Tâche*

pierre, que fais-tu
ici au bout de la jetée
entre le ciment et l'eau brisée
regardant au loin quelle règle changer
railler retoucher rebattre comme le blé
en cadence afin de séparer le grain de l'épi

après tous les grains les soupçons et les poèmes
lavés de leurs péchés dans le Léman cette Jérusalem
après l'ailleurs coudoyé l'inconnu fréquent
ici au bout de la jetée quel goéland
noirciras-tu parmi tant d'autres et

trève de plaisanterie nom d'un ânier quelle
ânerie, au-delà du noir il y a la couleur en tempête
comme celle des vallons dont l'emballage fond et se défait
heure après heure au soleil très calme des braises
et ta langue en est pleine

échauffée fiévreuse contagieuse comme le bruit
comme l'herbe du diable soudain bénie
rafraîchie
inspirant et expirant
toute présence qui passe

Journal *Le Persil*, numéros 180-181-182, octobre 2020

Réalisation : Alain Rochat et Olivier Beetschen,
avec le concours de Thierry Raboud

Mise en page : Daniel Vuataz

Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *Le Persil*

Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16

1008 Prilly, Suisse

+41 21 626 1879

mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 numéros : CHF 55 CHF

Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *Le Persil*

Président : Dominique Brand

Vice-président : Daniel Vuataz

Secrétaire : Béatrice Lovis

Caissier : Daniel Kamponis

Responsable subventions : Victor Joyet

E-mail : lepersil@hotmail.com

Compte postal : 17-743406-0